
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01451254 5

Histoire de Nala

Edition du « Flambeau »

Histoire de Nala

CONTE INDIEN

ÉPISODE

DU MAHÂBHÂRATA

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

P.-E. DUMONT



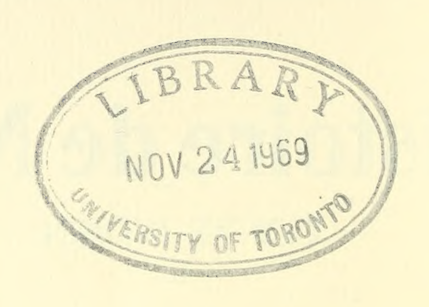
BRUXELLES

M. LAMERTIN, ÉDITEUR

RUE COUDENBERG, 58-62

—

1923


LIBRARY
NOV 24 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

INTRODUCTION

Par son étendue et par sa variété, le Mahâbhârata est le plus imposant de tous les monuments de l'antique littérature de l'Inde. Ce vaste poème a plus de cent mille stances, alors que l'Iliade ne compte pas seize mille hexamètres. Le Mahâbhârata, c'est, comme son nom l'indique, la grande épopée des Bhâratas; c'est l'histoire de la lutte acharnée, de la terrible bataille, que les Pândavas et les Kauravas, descendants les uns et les autres du héros Bharata, se sont livrée dans la plaine sacrée que l'on appelle le Kouroukshetra, et qui s'étend entre la Sarasvatî et la Drishadvatî, à l'ouest du Gange et de la Yamounâ.

C'est là l'élément essentiel du poème. Mais à cette épopée primitive se sont ajoutés, au

cours des siècles, une foule d'autres récits épiques; ce qui fait que le Mahâbhârata est non seulement l'épopée des Bhâratas, mais une sorte de répertoire de toute la matière épique de l'Inde ancienne. C'est autre chose encore : on y trouve non seulement une foule de récits épiques, mais une foule de légendes mythologiques, de contes merveilleux, de fables, de paraboles, d'histoires édifiantes; on y trouve de longues énumérations de préceptes religieux et moraux, des prières, des litanies, la généalogie des dieux et des héros, de longs poèmes cosmologiques et métaphysiques, des traités de morale, de droit, de politique et de philosophie ; de sorte que le Mahâbhârata, plus encore qu'un poème épique, est comme une vaste encyclopédie de l'Inde ancienne.

Il va de soi que ce poème gigantesque, qui contient d'admirables beautés, de délicieuses fleurs d'immortelle poésie et des pensées d'une singulière profondeur, est dans son ensemble une sorte de monstre. Il n'a pas la belle ordonnance des épopées classiques, et

l'on est tenté de le comparer plutôt à une immense forêt sauvage qu'à un édifice aux lignes harmonieuses et au plan bien établi. Pendant de longs siècles, la grande épopée a été remaniée bien des fois ; née des récits héroïques des anciens bardes de la caste guerrière, elle a reçu l'empreinte de la caste sacerdotale; elle a subi l'influence de la littérature mystique et ascétique, et de la littérature des sectes vishnouites et çivaïtes; elle a accueilli dans son sein toutes sortes d'éléments disparates, appartenant à différentes époques et provenant de différents milieux; et comme cependant le style est resté en général à peu près le même partout — attendu que le style épique était facile à imiter et que de tout temps les Indiens ont excellé dans l'art du pastiche, — les problèmes de la genèse et de la composition du poème sont très complexes et extrêmement difficiles à résoudre.

Il est fort difficile également d'établir la date du Mahâbhârata. D'après les dernières études qui ont été faites, il semble que c'est à une date qui ne peut être ni antérieure à l'an 400 avant J.-C., ni postérieure à l'an 400

après J.-C., que le poème a reçu la forme qu'il a actuellement. M. Hopkins propose comme date l'époque qui s'étend de l'an 300 à l'an 100 avant notre ère. Mais s'il est probable que c'est à cette époque que le Mahâbhârata a reçu sa forme définitive, s'il est vrai que jusqu'à présent on ne peut prouver qu'une épopée intitulée Mahâbhârata existait avant le quatrième siècle avant J.-C., il est certain cependant que le Mahâbhârata contient des légendes, des récits épiques, des contes, qui sont beaucoup plus anciens et dont quelques uns remontent à l'époque védique.

L'Histoire de Nala, dont nous présentons ici une traduction nouvelle, appartient sans aucun doute aux parties les plus anciennes du Mahâbhârata. Nala, le roi des Nishadhas, le héros de l'histoire, est cite dans le Çatapathabrâhmana, un texte qui est peut être de l'an 900 avant notre ère. D'autre part, selon l'opinion autorisée d'Oldenberg, la forme du récit épique dans l'Inde à l'epoque védique, était un mélange de prose et de vers, les vers venant prendre la place de la prose

dans les parties les plus dramatiques du récit ou du dialogue. Or nous trouvons un souvenir de cette forme primitive dans l'Histoire de Nala : en effet, dans ce conte qui est tout entier en vers, il est spécifié que certaines paroles sont dites en vers, remarque qui ne s'explique guère que dans un ouvrage rédigé partie en prose, partie en vers. De plus, il faut noter que l'on ne voit paraître dans l'Histoire de Nala, ni Çiva, ni Vishnou, mais seulement les anciens dieux védiques: Indra, Varouna, Agni et Yama. Enfin il y a dans la peinture des sentiments, dans les descriptions de la nature, dans certains traits de mœurs, une simplicité, une naïveté que l'on ne retrouve pas dans les parties postérieures de la grande épopée.

L'Histoire de Nala est une belle et simple histoire d'amour, que pendant de longs siècles et encore aujourd'hui les habitants des bords du Gange et de l'Indus ne se sont point lassés d'écouter et de répéter; et l'héroïne Damayantî, exemple de fidélité conjugale, est aussi célèbre dans l'Inde que Pénélope dans l'antiquité classique. Nala

est un prince doué de toutes les vertus et de toutes les qualités, qui aime, sans l'avoir jamais vue, une princesse d'une beauté incomparable, Damayantî. Des cygnes merveilleux annoncent à Damayantî l'amour de Nala, et la belle princesse leur répond qu'elle l'aime. Les plus puissants des dieux se présentent pour obtenir sa main. Mais elle leur préfère Nala, et sait pourtant se concilier leur faveur et leur protection. Cependant le mauvais génie Kali, le démon du jeu, qui lui aussi désirait épouser la princesse, furieux du choix de Damayantì, jure de se venger. Possédé par Kali, le roi Nala perd au jeu de dés son royaume et tous ses biens. Il fuit alors dans la forêt avec Damayantî, et dans son affollement, afin que son épouse ne soit pas forcée de partager ses misères, espérant qu'elle s'en retournera chez ses parents, il l'abandonne. Après de nombreuses et merveilleuses aventures, les deux époux se retrouvent, et Nala, qui, ayant appris l'art de compter rapidement, possède désormais la science du jeu de dés et a pu enfin se débarrasser de Kali, reconquiert son royaume,

et, adoré de ses sujets, vit heureux avec son épouse fidèle et ses deux beaux enfants.

Comme on voit, le jeu de dés, dont il s'agit ici, n'est pas tout à fait un jeu de hasard; il importe aussi de calculer rapidement sans erreur. En quoi consistait le jeu de dés dans l'Inde ancienne? Malgré l'abondance des textes, les indianistes sont restés longtemps sans pouvoir répondre à cette question d'une manière satisfaisante. Mais l'excellent travail que M. Lueders a publié en 1905 nous permet aujourd'hui de nous faire une idée de ce qu'était ce jeu. Les dés étaient simplement des noix, non marquées, de l'arbre vibhitaka. Il semble que l'on jouait ainsi : l'un des joueurs, après avoir annoncé son enjeu, prenait au tas une poignée de noix et la jetait; l'autre joueur aussitôt jetait une autre poignée de noix, et s'il arrivait ainsi à former un total divisible par quatre, cela faisait Krita, le coup parfait, et il avait gagné; si la division par quatre donnait trois de reste, c'était trétâ; si elle donnait deux de reste, c'était dvâpara; si elle donnait un de reste, c'etait kali, et il avait perdu. De là pour le second

joueur l'importance de compter d'un coup d'œil les noix jetées par le premier.

Les personnages de l'Histoire de Nala, ce sont des rois et des reines, des princes et des princesses, leurs serviteurs et leurs servantes; ce sont aussi des dieux et des génies, et de saints anachorètes, qui par leurs pratiques ascétiques ont acquis des pouvoirs surnaturels. L'action est pleine de merveilleux : de saints rishis vont visiter les dieux, des oiseaux aux ailes d'or parlent, le roi des serpents Karkotaka, demi-dieu, homme et serpent à la fois, se fait petit comme le pouce ; Nala est métamorphosé.

La scène, c'est la cour et le palais des rois ; puis, c'est la forêt tropicale dans toute sa splendeur et dans toute son horreur, avec ses arbres fleuris, ses fleuves, ses lacs, ses cascades, ses montagnes, et aussi ses tigres, ses éléphants, ses serpents monstrueux.

L'Histoire de Nala est un des épisodes les plus célèbres du Mahâbhârata. Mais si elle a été souvent traduite en anglais et en allemand, il n'en existait, je pense, jusque dans ces derniers temps, qu'une seule tra-

duction française, la traduction peu satisfaisante d'Hippolyte Fauche, dans son Mahâbhârata (1863-1870). J'avais à peu près terminé la moitié du travail que je publie aujourd'hui, lorsque j'ai appris que M. Sylvain Lévi venait de faire paraître dans la collection des classiques de l'Orient de M. Goboulew, une traduction de Nala (Paris 1920). J'ai hésité alors à achever l'ouvrage commencé. Mais comme il m'a semblé que par la forme et par l'esprit dans lequel elle était conçue, ma traduction était assez différente de celle de M. Sylvain Lévi, que d'ailleurs j'avais suivi une autre édition du texte, l'édition d'Eggeling (Edimbourg 1913), et qu'enfin je m'adressais à d'autres lecteurs, j'ai cru pouvoir achever mon travail et le publier. Si je suis parvenu à faire goûter à mes lecteurs le charme de cette touchante histoire d'amour, la poésie étrange d'un conte qui a fait la joie de tant de générations dans l'Inde antique, ce n'est pas en vain que j'aurai persévéré.

Je me suis efforcé de faire une traduction à la fois fidèle et élégante. Je ne me flatte

pas d'avoir toujours réussi; car c'est là une tâche difficile. Comme dans tous les contes orientaux, il y a dans l'Histoire de Nala des longueurs, des redites, une grande accumulation d'épithètes. J'ai cru qu'il était de mon devoir de traducteur de maintenir tout cela. Je me suis permis seulement de supprimer les exclamations telles que «ô roi! ô fils de Kountî! ô Bhârata! » par lesquelles le brahmane Brihadaçva, qui dans le Mahâbhârata raconte l'Histoire de Nala au roi Youdhishthira, appelle l'attention de celui-ci, au cours de son récit.

P.-E. Dumont

HISTOIRE DE NALA

I

Il y avait autrefois un roi nommé Nala, fils de Vîraséna, qui était fort, doué d'aimables qualités, beau, et habile dans l'art de gouverner les chevaux. Il était à la tête des princes des hommes, comme Indra est à la tête des dieux, et tel le soleil, il les dominait tous de l'éclat de sa splendeur. Pieux et versé dans la connaissance des Védas, ce héros qui régnait sur les Nishadhas, aimait le jeu de dés et tenait fidèlement sa parole. C'était un grand chef d'armée. Il était aimé des dames, il avait l'âme noble, et savait dompter ses sens. C'était le meilleur protecteur des guerriers qui portent l'arc : on aurait dit vraiment Manou lui-même.

Et de même, il y avait dans le pays des

Vidarbhas, un roi nommé Bhîma, héros d'une valeur redoutable et doué de toutes les vertus. Ce roi désirait ardemment avoir une descendance, mais il était sans enfants. Pour en obtenir, il fit, concentrant toute l'énergie de sa pensée, les plus grands efforts. Un jour, un saint brahmane nommé Damana se présenta devant lui. La pensée toujours occupée du désir d'avoir des enfants, le pieux Bhîma avec la reine son épouse, remplit de joie le cœur de l'illustre brahmane en le comblant des présents de l'hospitalité. Plein de bienveillance, le glorieux Damana accorda a Bhîma et à sa femme la réalisation de leur vœu : il leur donna la perle des filles, Damayantî, et trois nobles fils : Dama, Dânta et l'illustre Damana, tous trois doués de toutes les qualités, guerriers redoutables, d'une intrépidité terrible.

Cependant Damayantî à la taille gracieuse, par sa beauté, par son éclat et par sa gloire, par son air majestueux et par son charme aimable, acquit bientôt dans le monde une grande renommée. Et lorsqu'elle eut atteint l'âge de la puberté, richement parées,

cent esclaves et cent compagnes l'entouraient de leurs soins, comme les nymphes du ciel servent l'épouse d'Indra. Ornée de toutes ses parures, la fille de Bhîma au corps irréprochable brillait au milieu d'elles, ainsi que l'éclair au sein d'un ciel orageux. Jamais on n'avait vu, jamais on n'avait entendu louer, ni parmi les dieux, ni parmi les Yakshas, ni parmi les hommes, une telle beauté.

Et de même Nala, tigre parmi les hommes, n'avait pas son pareil sur terre; car par sa beauté il était semblable au dieu de l'amour lui-même, revêtu d'une forme matérielle.

En présence de Damayantî, on louait Nala avec empressement, et en présence de Nala, on louait sans cesse Damayantî. Et comme ainsi ils entendaient continuellement vanter les vertus l'un de l'autre, ils conçurent un grand désir de se voir, et l'amour grandit dans leurs cœurs.

Un jour, ne pouvant plus supporter sa passion, Nala était assis solitaire dans un bois non loin de son palais. Soudain il aper-

çut des cygnes, qui portaient sur eux de riches parures d'or; et comme ils erraient à travers le bois, il attrapa l'un des oiseaux. Alors le cygne adressa la parole à Nala et lui dit :

« Ne me tue pas, ô roi, et je te rendrai un service : je parlerai de toi à Damayantî, ô Nala, de telle sorte que jamais elle n'aimera un autre homme que toi. »

Lorsque le roi entendit ces paroles, il lâcha l'oiseau. Les cygnes s'envolèrent et se rendirent dans le pays des Vidarbhas.

Arrivés dans la ville des Vidarbhas, les oiseaux se posèrent non loin de Damayantî et celle-ci les aperçut. Emerveillée à la vue de ces oiseaux d'une beauté prodigieuse, Damayantî, accompagnée de ses amies, se mit à courir pour les prendre : mais les cygnes se dispersèrent de tous côtés dans le parc. Alors les jeunes filles se mirent chacune à la poursuite d'un des oiseaux. Or, le cygne que Damayantî poursuivait de tout près, ayant pris une voix humaine lui parla ainsi :

« O Damayantî, Nala, le roi des Nishadhas, est semblable en beauté aux Açvins;

il n'y a point d'hommes qui lui soient comparables. Ah! si tu deviens son épouse, ô belle, ce ne sera pas en vain que tu seras née, ce ne sera pas en vain, ô jeune fille à la taille charmante, que ta jeunesse aura fleuri. Car nous avons vu les dieux, les Gandharvas et les hommes, les Nâgas et les Râkshasas, et jamais nous n'avons vu un être ainsi fait. Toi, tu es la perle des femmes, et Nala est le plus accompli des hommes. L'union de la plus belle avec le plus beau serait chose parfaite! »

Lorsque le cygne lui eut adressé la parole en ces termes, Damayantî lui dit : « Eh bien! parle de même à Nala! »

« Bien », dit l'oiseau à la fille du roi des Vidarbhas; et étant retourné dans le royaume des Nishadhas, il rendit compte de tout à Nala.

II

Cependant, à partir du jour où elle avait entendu les paroles du cygne, Damayantî devint malade à cause de Nala. Toute songeuse, mélancolique, le teint blême, amaigrie, Damayantî soupirait sans cesse. En proie à ses pensées, elle levait les yeux au ciel; ses regards étaient égarés et elle pâlissait à chaque instant, le cœur tout débordant d'amour. Ni couchée, ni assise, au milieu des plaisirs, elle ne pouvait trouver un moment de joie; elle ne dormait ni la nuit, ni le jour, et pleurait sans cesse en poussant de profonds soupirs. Alors, les amies de Damayantî firent savoir au roi des Vidarbhas que sa fille était malade. Lorsqu'il apprit cela des compagnes de Damayantî, le roi Bhîma

pensa qu'il fallait avoir recours aux grands moyens pour sauver sa fille ; et considérant que Damayantî avait atteint l'âge de la jeunesse, il vit qu'il fallait lui accorder de choisir elle-même un époux.

Le roi invita donc les princes par un message ainsi conçu : « Seigneurs, veuillez assister, s'il vous plaît, à la cérémonie du choix d'un époux ! » Lorsqu'ils apprirent qu'il s'agissait du choix d'un époux pour Damayantî, tous les princes, répondant à l'invitation de Bhîma, arrivèrent à sa cour en faisant retentir la terre du bruit de leurs éléphants, de leurs chevaux et de leurs chars, avec de beaux soldats bien équipés et parés de colliers aux mille couleurs. Bhîma, le héros aux grands bras, fit honneur comme il convient à ces princes magnanimes ; et comblés d'honneurs, ils demeurèrent auprès de lui.

Or, justement en ce temps-là, deux rishis magnanimes, deux excellents rishis des dieux, au cours de leurs voyages, se rendirent d'ici au ciel d'Indra. C'étaient Nârada et Parvata, deux rishis d'une haute sagesse et d'une grande sainteté. Comblés d'honneurs,

ils entrèrent dans le palais du roi des dieux. Leur ayant exprimé sa vénération, le puissant et généreux Indra s'informa de leur prospérité inaltérable et leur demanda si leur santé était bonne à tous égards. Nârada répondit : « Notre prospérité, ô divin maître, est parfaite à tous égards et dans le monde entier, ô puissant et généreux Indra, les rois sont prospères. » Ayant entendu les paroles de Nârada, le dieu vainqueur de Vala et de Vritra lui dit : « C'est aux rois justes, à ceux qui sont toujours prêts à faire le sacrifice de leur vie dans le combat, à ceux qui, sans détourner la tête, meurent par le glaive, quand leur heure est venue, qu'appartient ce céleste séjour, source intarissable de joies comme ma vache d'abondance. Mais où sont donc les guerriers valeureux? Je ne vois plus venir ici les rois, mes hôtes chéris. »

Quand Indra lui eut adressé la parole en ces termes, Nârada lui répondit : « Apprends, ô généreux Indra, pourquoi tu ne vois plus arriver ici les princes et les rois. Damayantî, la fille du roi des Vidarbhas l'emporte en beauté sur toutes les femmes de la terre; et

bientôt doit avoir lieu pour elle la cérémonie du choix d'un époux. C'est là que se rendent, venant de toutes parts, les rois et les princes. C'est cette perle du monde, ô vainqueur de Vala et de Vritra, que les rois viennent demander en mariage et qu'ils désirent ardemment. »

Pendant que Nârada parlait ainsi, les protecteurs du monde, les plus puissants des Immortels, arrivèrent avec Agni en présence du roi des dieux. Tous ils entendirent les nobles paroles de Nârada et, joyeux, ils s'écrièrent aussitôt; « Nous y allons, nous aussi ! » Et avec leurs escortes et leurs chars, ils partirent tous pour le pays des Vidarbhas, où se trouvaient réunis tous les rois.

Cependant, ayant appris la nouvelle de cette assemblée des rois, le roi Nala, fidèle à son amour pour Damayantî et le cœur plein d'espoir, partit aussi. Mais, en chemin, les dieux aperçurent Nala, qui debout sur le sol ressemblait par la perfection de sa beauté au dieu de l'amour lui-même revêtu d'une forme matérielle. En le voyant resplendissant ainsi que le soleil, les protecteurs du monde

s'arrêtèrent hésitants, émerveillés de la perfection de sa beauté. Ils arrêtèrent leurs chars en l'air et, étant descendus du ciel, ils appelèrent le roi des Nishadhas : « Holà! grand roi des Nishadhas! Holà! Nala! Tu es un homme fidèle à la parole donnée. Rends-nous service. Sois notre messager, ô toi le meilleur des mortels! »

III

Oui, répondit Nala, et il leur promit de leur rendre service. Puis, joignant les mains avec respect, il leur demanda : « Qui êtes-vous donc, seigneurs, et qui est donc celui qui désire que je sois son messager? Dites-moi exactement ce qu'il faut que je fasse pour vous. »

Lorsque le roi des Nishadhas eut parlé ainsi, le généreux Indra lui répondit : « Sache que nous sommes les Immortels, et que nous sommes venus pour demander la main de Damayantî. Je suis Indra; voici Agni; voici Varouna qui règne sur les eaux; et voici, ô roi, Yama qui met un terme à la vie des mortels. Va annoncer à Damayantî que nous sommes arrivés. Dis-lui : « Les maîtres du

monde, avec le grand Indra à leur tête, viennent pour te voir. Indra, Agni, Varouna et Yama désirent obtenir ta main. Choisis l'un de ces dieux pour époux. »

Quand Indra lui eut parlé ainsi, Nala dit en joignant les mains : « Puisque c'est avec la même intention que je suis venu ici, ce n'est point moi que vous devez prendre comme messager. Comment un homme amoureux peut-il, pour autrui, dire pareille chose à la femme qu'il aime? Que les grands dieux me pardonnent! »

« Puisque tout d'abord tu as dit : « oui », et que tu nous a promis de faire ce que nous te demanderions, ô roi des Nishadhas, pourquoi ne le ferais-tu pas? Va, Nala, sans tarder davantage. »

Lorsque les dieux lui eurent parlé ainsi, le roi reprit : « Les appartements sont bien gardés; comment pourrai-je y entrer? »

« Tu entreras » répondit Indra.

« Bien » dit Nala; et il se rendit à l'appartement de Damayantî. Et là il vit la noble princesse, la fille du roi des Vidarbhas, qui, entourée de ses compagnes, resplen-

dissait de grâce et de beauté; il vit ses membres délicats, sa taille mince et ses beaux yeux; on aurait dit que par la splendeur de ses charmes elle voulait faire honte aux rayons de la lune. En voyant son clair sourire, Nala sentit grandir sa passion dans son cœur, mais comme il voulait tenir sa promesse, il maîtrisa son amour.

Lorsque les belles jeunes filles aperçurent le roi des Nishadhas, dans leur saisissement, elles se levèrent de leurs sièges, frappées de l'éclat de sa beauté. Etonnées et charmées, elles admiraient Nala. Elles ne lui adressèrent pas la parole; mais dans leur cœur, elles lui rendaient hommage : « O quelle beauté! Quelle grâce! Quelle mâle prestance! Serait-ce un dieu, un Yaksha, ou un Gandharva? » pensaient-elles. Frappées de l'éclat de sa beauté, les belles jeunes filles rougissaient et ne pouvaient proférer un seul mot. Mais dans son émerveillement, Damayantî avec un sourire, adressa la parole à Nala qui souriait aussi : » Qui donc es tu, toi dont le corps est irréprochable et qui fais grandir l'amour dans mon cœur? Tu es arrivé comme

un dieu, noble guerrier. Qui donc es tu? Je désire l'apprendre de toi, ô irréprochable. Comment es-tu arrivé ici? Et comment se fait-il que tu n'aies pas été remarqué? Ma maison est bien gardée pourtant; et les ordres du roi, mon père, sont sévères.

« Lorsque la fille du roi des Vidarbhas lui eut adressé la parole en ces termes, Nala lui répondit : » Sache que je suis Nala, ô noble jeune femme, et que je suis venu ici en qualité de messager des dieux. Indra, Agni, Varouna et Yama désirent obtenir ta main : choisis comme époux l'un de ces dieux, ô belle. C'est grâce à leur puissance que je suis entré ici sans être remarqué. Personne ne m'a aperçu, personne ne m'a arrêté, quand je suis entré. Tel est, ô noble jeune femme, le message dont j'ai été chargé par les plus puissants des dieux. Maintenant que tu le connais, ô belle, fais ton choix selon ton désir. »

IV

APRÈS avoir rendu hommage aux dieux, Damayantî dit à Nala en souriant : « Parle avec confiance, ô roi. Que faut-il que je fasse pour toi ? Moi-même, et tout ce qui peut m'appartenir de plus, tout est à toi. Fais donc sans crainte, ô roi, ta déclaration. Les paroles que les cygnes m'ont dites, brûlent mon cœur ; et c'est à cause de toi, noble héros, que j'ai convoqué ici les rois. Mais si tu me repousses, moi qui t'aime, seigneur, j'aurai recours au poison, au feu, à l'eau ou au lacet, et ce sera à cause de toi ! »

Lorsque la fille du roi des Vidarbhas lui eut parlé ainsi, Nala lui répondit : « Quand les protecteurs du monde se présentent, comment peux-tu désirer un mortel pour

époux? Considère que ce sont les créateurs de l'univers, les magnanimes souverains du monde, et que je ne suis pas l'égal de la poussière de leurs pieds. En vérité, pour un mortel, faire une offense aux dieux, c'est courir à la mort. Sauve-moi, ô femme au corps irréprochable, et choisis l'un des grands dieux. Epouse l'un de ces Immortels, et tu auras des robes toujours immaculées, de divines couronnes aux mille couleurs et les plus belles parures que l'on puisse voir. Qui donc ne choisirait pour époux Agni, le maître des dieux, qui foule aux pieds et dévore sans cesse la terre entière? Qui donc ne choisirait pour époux celui qui par la crainte qu'inspire son châtiment fait observer la loi à tous les êtres de l'univers? Qui donc ne choisirait pour époux le juste et magnanime vainqueur des Daïtyas et des Dânavas, le grand Indra, le roi de tous les dieux? Si parmi les protecteurs du monde c'est Varouna que ton cœur souhaite, n'hésite pas. Prête l'oreille à ces paroles d'un ami. »

Quand le roi des Nishadhas lui eut parlé ainsi, Damayantî lui répondit, les yeux

baignés de larmes que le chagrin lui arrachait : « Je rends hommage à tous les dieux, ô roi. Mais c'est toi que je choisis pour époux, je te le dis en vérité. »

Alors, le roi dit à Damayantî qui, toute tremblante, joignait les mains : « Puisque c'est en qualité de messager que je suis venu, comment puis-je ici, ô noble jeune femme, poursuivre mon propre intérêt? Puisque j'ai fait aux dieux une promesse formelle, puisque j'ai entrepris d'agir dans l'intérêt d'autrui, comment puis-je ici poursuivre mon propre intérêt? Il s'agit de mon devoir. Quand il s'agira de mon intérêt, alors je poursuivrai mon intérêt. Voilà, ô belle, quelle doit être ma règle de conduite. »

Alors, avec des larmes dans la voix, lentement, Damayantî au clair sourire parla ainsi au roi Nala : « Voici, seigneur, le moyen infaillible que j'ai trouvé, grâce auquel il n'y aura péché de ta part, ô roi, en aucune façon. Il faut que toi, ô le plus noble des hommes, et les dieux avec Indra à leur tête, vous veniez tous ensemble là où doit avoir lieu la cérémonie du choix d'un époux. Alors, en

présence des dieux protecteurs du monde, c'est toi que je choisirai, ô roi, ô tigre parmi les hommes; et ainsi il n'y aura point péché. »

Quand la fille du roi des Vidarbhas lui eut parlé ainsi, le roi Nala se'n retourna là où les dieux étaient réunis. Les protecteurs du monde, les maîtres souverains, le virent arriver ; et dès qu'ils l'aperçurent, ils l'interrogèrent sur tout ce qui s'était passé : « As-tu vu, ô roi, Damayantî au clair sourire? Qu'a-t-elle dit ? Fais-le nous savoir à tous. Parle, ô prince irréprochable. »

Et Nala répondit : « Comme vous me l'avez ordonné, j'ai pénétré dans les appartements de Damayantî, quoiqu'ils soient entourés de hautes murailles et surveillés par de vieux gardiens; et grâce à votre pouvoir, personne ne m'a vu entrer, excepté la fille du roi. J'ai vu aussi ses compagnes; elles m'ont aperçu également, et en m'apercevant, toutes, ô dieux souverains, elles ont été frappées d'étonnement. Et quoique je lui aie dit qui vous êtes, ô vous les plus puissants des dieux, dans sa folie, c'est moi que choisit la jeune

fille au clair visage. « Que les dieux tous ensemble, m'a-t-elle dit, viennent avec toi, ô tigre parmi les hommes, là où doit avoir lieu la cérémonie du choix d'un époux; en leur présence, c'est toi que je choisirai, ô roi des Nishadhas, et ainsi de ta part, ô héros aux grands bras, il n'y aura point péché.

Je vous ai raconté la chose, ô dieux, exactement comme elle s'est passée. Pour le reste, c'est à vous, grands dieux, de décider. »

V

CEPENDANT, lorsque l'époque favorable fut arrivée ainsi que le jour et le moment propices, le roi Bhîma invita les princes à la cérémonie du choix de l'époux; et aussitôt tous les princes, le coeur brûlant d'amour, s'empressèrent d'accourir, animés du désir d'obtenir la main de Damayantî.

Comme de grands lions marchent vers la montagne, les rois entrèrent dans la salle resplendissante de pilastres d'or et ornée d'un riche portail. Puis ils s'assirent sur des sièges de différentes sortes. Tous, ils portaient des guirlandes parfumées et des boucles d'oreilles chargées d'étincelantes pierres précieuses. Leurs bras ronds comparables à des massues, bien formés et lisses, ressemblaient à des

serpents à cinq têtes ; et leurs beaux visages, avec leurs belles chevelures, leurs beaux nez, leurs beaux yeux et leurs beaux sourcils, brillaient comme au ciel les constellations. Alors Damayantî au clair visage entra dans la salle, et l'éclat de sa beauté ravit les yeux et les coeurs des rois. Une fois posés sur son corps, les regards des magnanimes s'y fixaient et ne pouvaient s'en détacher. Mais tandis qu'on proclamait les noms des rois, la fille de Bhîma aperçut dans la salle cinq hommes aux formes semblables; elle les considéra avec attention : ils se tenaient debout tous les cinq, n'offrant dans leur aspect nulle différence; et dans le doute, la fille du roi des Vidarbhas ne reconnut point le roi Nala. Quel que fût celui d'entre eux qu'elle regardait, elle le prenait pour le roi Nala. L'esprit plongé dans un abîme de pensées, la noble jeune fille se demandait : « Comment reconnaître les dieux? Comment savoir qui est le roi Nala? » Ainsi songeait la fille du roi des Vidarbhas profondément affligée. « Chez aucun des hommes qui se tiennent ici debout sur le sol je ne remarque les signes caracté-

ristiques des dieux que les anciens m'ont enseignés! »

Après avoir agité mille pensées dans son cœur et recommencé sans cesse ses reflexions, elle crut qu'il était opportun d'implorer la protection des dieux; et leur rendant hommage par la parole et par la pensée, les mains jointes, elle dit en tremblant : « De même qu'il est vrai que c'est après avoir entendu les paroles des cygnes que j'ai choisi pour époux le roi des Nishadhas, — que sur la foi de ce serment les dieux le montrent à mes yeux! De même qu'il est vrai que je ne pèche ni en parole ni en pensée, — que sur la foi de ce serment les dieux le montrent à mes yeux! De même qu'il est vrai que c'est par les dieux eux-mêmes que le roi des Nishadhas m'a été destiné pour époux, — que sur la foi de ce serment les dieux le montrent à mes yeux! De même qu'il est vrai que c'est pour obtenir Nala que j'ai fait le vœu de choisir ici mon époux, — que sur la foi de ce serment, les dieux le montrent à mes yeux! Que les dieux souverains, les protecteurs du monde reprennent leur forme véritable, afin que je

puisse reconnaître le roi Pounyaçloka (Nala), le roi à la bonne renommée! »

Quand ils eurent entendu la touchante lamentation de Damayantî, les dieux lui donnèrent la possibilité de les reconnaître, en reprenant, comme elle le demandait, les signes qui les caractérisent. Elle vit alors que les dieux avaient tous les quatre le corps sans sueur et les yeux immobiles, que les fleurs de leurs guirlandes restaient fraîches, que leurs membres étaient sans poussière et qu'ils se tenaient debout sans toucher la terre. Elle vit aussi que le roi des Nishadhas avait une ombre, que les fleurs de la guirlande qu'il portait se fanaient, qu'il avait sur le corps de la sueur et de la poussière, qu'il se tenait debout sur le sol, et qu'il ouvrait et fermait les yeux : et par là elle le reconnut. Mais, après avoir considéré attentivement et les dieux et Nala, ce fut le roi des Nishadhas que choisit la fille de Bhîma, et cela sans pécher. En rougissant, la belle aux yeux allongés saisit le bord du manteau du roi et lui jeta sur les épaules une guirlande d'une incomparable beauté.

Ce fut lui que la noble jeune fille choisit pour époux. « Hélas! Hélas! » murmurèrent aussitôt les rois; mais les dieux et les grands rishis s'écrièrent étonnés : « Très bien! Très bien! »; et ils chantaient les louanges du roi Nala.

Cependant, le cœur rempli de joie, le roi, fils de Vîraséna, tâchait de calmer l'émotion de Damayantî, la jeune fille aux hanches gracieuses. « Sache, ô belle, lui dit-il, que si moi ton époux, je me réjouis tant de tes paroles, c'est parceque tu me donnes ton amour, à moi simple mortel, en présence des dieux. Aussi longtemps que les souffles de la vie subsisteront en moi, je resterai auprès de toi, ô jeune femme au clair sourire; je te le dis en vérité. » Charmés tous les deux l'un par l'autre, ils aperçurent cependant Agni et les autres dieux, et par la pensée ils implorèrent leur protection.

Lorsque le roi des Nishadhas eut été choisi par la fille de Bhîma, les puissants maîtres du monde, tous les quatre, le cœur joyeux, accordèrent à Nala l'accomplissement de huit vœux. Indra, l'heureux époux

de Çatchî, donna au roi des Nishadhas et la faculté de voir les dieux pendant le sacrifice et une noble, une incomparable démarche. Agni lui accorda sa présence partout où il pourrait la désirer; et de plus le dieu qui se nourrit de l'offrande lui fit don des mondes qui brillent de leur propre éclat. Yama lui donna la saveur de la nourriture et la suprême fermeté dans le devoir. Varouna, le seigneur des eaux, accorda au roi des Nishadhas la présence des eaux partout où il pourrait le désirer, et de plus les guirlandes de fleurs les plus parfumées. Et tous ensemble ils lui accordèrent un couple de jumeaux, un fils et une fille.

Lorsqu'ils lui eurent ainsi octroyé leurs faveurs, les dieux s'en allèrent au ciel. Et les rois qui en apprenant le mariage de Nala et Damayantî avaient été saisis d'un grand étonnement, joyeux, s'en retournèrent comme ils étaient venus. Quand les rois furent partis, le magnanime Bhîma, fort satisfait, fit procéder à la cérémonie nuptiale de Nala et Damayantî. Et le roi des Nishadhas, le meilleur des hommes, ayant demeuré à la cour

de son beau-père aussi longtemps qu'il le désirait, prit congé de Bhîma et s'en retourna dans sa ville. Extrêmement heureux, resplendissant comme le soleil, le noble roi gagna l'affection de ses sujets en les gouvernant avec justice. Comme Yayâti, le descendant de Nahousha, il offrit le sacrifice solennel du cheval; et sage et pieux, il offrit aussi beaucoup d'autres sacrifices riches en salaires pour les prêtres. Et souvent dans des bois et des jardins délicieux, Nala, semblable à un Immortel, passait de douces heures avec Damayantî. Le magnanime Nala eut de Damayantî un fils nommé Indraséna et une fille nommée Indrasénâ. C'est ainsi que, faisant des sacrifices et passant agréablement le temps, ce roi des hommes, ce roi de la terre, protégeait la terre toute pleine de richesses.

VI

MAIS après que le roi des Nishadhas avait été choisi par la fille de Bhîma, les puissants protecteurs du monde avaient, chemin faisant, aperçu le mauvais génie Dvâpara qui arrivait avec le mauvais génie Kali. Dés qu'il les vit, Indra, le vainqueur de Vala et de Vritra, adressa la parole à Kali : « Dis donc, Kali, où t'en vas-tu en compagnie de Dvâpara ? »

Alors Kali dit à Indra : « Je vais à la cérémonie du choix d'un époux pour Damayantî. Je vais demander sa main, car mon cœur est épris d'elle. »

Indra lui répondit en riant : « La cérémonie est terminée. En notre présence Damayantî a choisi pour époux le roi Nala. »

Quand Indra lui eut parlé ainsi, Kali, rempli de colère, prononça ces paroles, en s'adressant aux quatre dieux : « Puisque, parmi les dieux, c'est un homme qu'elle a choisi pour époux, il faut qu'elle ait un juste et terrible châtiment. »

Mais lorsque Kali eut parlé en ces termes, les habitants du céleste séjour lui répondirent : « C'est avec notre consentement que Damayantî a choisi Nala. Et quelle femme ne s'attacherait pas au roi Nala, à ce roi doué de toutes les vertus, qui connaît tous ses devoirs et tient fidèlement sa parole? à lui, qui étudie les quatre Védas avec les saintes histoires qui composent le cinquième; à lui, dans la maison de qui les dieux sont réjouis sans cesse par des sacrifices selon la loi sacrée; à lui, dans le cœur de qui l'intelligence, la fermeté et la générosité, les pratique ascétiques, la pureté, l'empire sur les passions et la sérénité sont solidement établis; à lui, ce tigre parmi les hommes, ce roi semblable aux dieux protecteurs de l'univers? Certes, celui qui voudrait maudire Nala, maudire un homme ainsi fait, cet insensé, ô

Kali, se maudirait lui-même, se frapperait lui-même. Certes, celui qui voudrait maudire Nala, maudire un homme doué de telles vertus, ô Kali, se plongerait dans le terrible enfer, dans le vaste étang sans fond. »

Quand les dieux se furent éloignés, Kali dit à Dvâpara : « Je ne puis retenir ma colère. Je vais prendre possession de Nala, ô Dvâpara ; je le dépouillerai de son royaume ; il ne jouira pas de l'amour de la fille de Bhîma ! Quant à toi, il faut qu'ayant pris possession des dés, tu me prêtes ton assistance.

VII

LORSQU'IL eut ainsi fait accord avec Dvâpara, Kali se rendit là où était le roi des Nishadhas. Cherchant sans cesse une occasion favorable, Kali demeura longtemps chez les Nishadhas et dans la douzième année de son séjour parmi eux, il trouva une occasion.

Un jour après avoir lâché l'eau, le roi des Nishadhas s'étant lavé, faisait sa prière. Mais il avait négligé de se laver les pieds. Ce fut alors que Kali s'empara de sa personne.

Après avoir pris possession de Nala, Kali se rendit auprès de Poushkara, le frère du roi, et lui dit : « Viens donc jouer aux dés avec Nala! Au jeu de dés tu vaincras Nala, car je t'aiderai, seigneur. Rends-toi

maître des Nishadhas en gagnant au jeu le royaume du roi Nala. »

Lorsque Kali lui eut adressé la parole en ces termes, Poushkara se rendit auprès de Nala ; et Kali, devenu le taureau des vaches (*), alla rejoindre Poushkara.

Cependant Poushkara, le massacreur des guerriers ennemis, s'était approché de Nala, le noble héros. « Jouons ! » dit le frère du roi. « Jouons au taureau ! » dit-il à plusieurs reprises. Alors le roi magnanime ne put supporter avec patience la provocation, et comme la fille du roi des Vidarbhas le regardait, il crut que le moment de jouer était venu. Une fois qu'il eut commencé à jouer, aucun de ses amis ne put retenir le héros enivré par la passion des dés. Tous les habitants de la ville vinrent donc avec les ministres voir le roi afin de retenir l'insensé. Alors le cocher du roi se rendit auprès de Damayantî et lui dit : « Voici les habitants de la ville, ô reine, qui, pleins de sollicitude

(*) Ce terme désigne, semble-t-il, le coup le plus heureux au jeu de dés dont il s'agit ici et de là aussi ce jeu lui-même.

attendent à la porte du palais. Il faut annoncer au roi des Nishadhas que tous les ministres sont là et qu'ils ne peuvent supporter avec indifférence le malheur d'un roi, qui comprend le vrai sens de la loi. »

Alors, torturée par la douleur, d'une voix que les larmes rendaient indistincte, la fille de Bhîma, l'esprit troublé par le chagrin, adressa la parole au roi des Nishadhas : « O roi, les habitants de la ville attendent à la porte du palais, désireux de te voir; ils sont accompagnés de tous les ministres; ils sont poussés par leur sentiments d'affection pour le roi. »

Mais à la jeune femme aux beaux yeux qui parlait ainsi d'une voix plaintive, le roi possédé par Kali ne répondit pas un mot. Alors tous les ministres, et les habitants de la ville s'écrièrent accablés de douleur : « Ce n'est plus lui ! » et avec un sentiment de honte, ils regagnèrent leurs demeures. Et le jeu de Poushkara et de Nala continua pendant de longs mois. Mais c'était toujours Nala qui perdait.

VIII

Lorsque Damayantî, qui, elle, avait gardé toute sa raison, vit que le roi Nala, comme un insensé, s'abandonnait à la passion du jeu, le cœur rempli d'effroi et de douleur, elle pensa, la fille de Bhîma, que pour sauver le roi, il fallait avoir recours aux grands moyens. Elle avait peur qu'il ne tombât dans le péché et voulait lui rendre service; et craignant que Nala ne perdît tout ce qui lui appartenait, elle dit à Brihatsénâ au bon renom, sa nourrice et sa servante, bonne, adroite en toute chose, dévouée à sa maîtresse et habile dans l'art de parler : « Va, Brihatsénâ, convoque les ministres au nom du roi Nala; fais leur savoir quelles sont les richesses qui ont été perdues et quels sont les biens qui nous restent. »

Après avoir pris connaissance de l'ordre de Nala, les ministres s'écrièrent : « Puissions nous réussir ! » et ils se rendirent tous auprès du roi. La fille de Bhîma annonça à Nala que pour la seconde fois, tous les ministres étaient venus. Mais Nala ne voulut rien entendre. Alors, voyant que son époux n'accueillait pas favorablement ses paroles, Damayantî toute honteuse se retira dans ses appartements.

Ayant appris que les dés étaient toujours défavorables à Nala et que Nala perdait tout ce qu'il possédait, Damayantî s'adressa de nouveau à sa nourrice et lui dit : « Va, encore une fois, ma bonne Brihatsénâ, et au nom du roi Nala amène ici le cocher Vârshnéya : il s'agit d'une mission importante. »

Lorsque Brihatsénâ eut entendu ces paroles de Damayantî, elle fit amener Vârshnéya par des hommes de confiance. Alors d'une voix encourageante et douce, la fille de Bhîma, la femme irréprochable et avisée, adressa à Vârshnéya ces paroles opportunes : « Tu sais combien le roi a toujours été bon pour toi : à présent qu'il est

dans le malheur, il faut que tu lui viennes en aide. Plus le roi perd en jouant avec Poushkara, plus sa passion pour le jeu grandit ; et de même que les dés de Poushkara tombent toujours comme il le désire, de même un sort malheureux semble s'attacher au dés de Nala. Il n'écoute pas comme il convient les conseils de ses amis et de ses proches ; et même ce que moi je lui dis, ne trouve point grâce auprès de lui, tant il est aveuglé par la passion ! Mais je suis sûre que ce n'est pas sa faute, à lui, le magnanime roi des Nishadhas, si dans son aveuglement il n'accueille pas favorablement mes paroles !.. Je suis venue, ô conducteur de chars, te demander ton assistance. Fais ce que je vais te dire ; ma raison s'obscurcit et pourrait s'éteindre. Attelle les chevaux favoris de Nala, les coursiers rapides comme la pensée ; fais monter sur le char les deux enfants que voici, et va à Koundina. Confie à mes proches les deux enfants, le char et les chevaux ; puis reste ou va ailleurs, comme tu voudras ».

Mais avant de partir, Vârshnéya, le

cocher de Nala, rapporta fidèlement ces paroles de Damayantî aux ministres du roi. Ceux-ci se réunirent et après délibération l'autorisèrent à partir; et Varshnéya ayant fait monter sur le char les deux enfants, se rendit dans le pays des Vidarbhas. Là, le cocher confia aux proches de Damayantî les chevaux, l'excellent char, la petite Indrasénâ et le jeune Indraséna. Puis il prit congé du roi Bhîma, et, accablé de chagrin, déplorant le sort du roi Nala, il erra à travers la campagne et arriva à la ville d'Ayodhyâ. Profondément affligé, il se rendit auprès du roi Ritouparna, et entra au service de ce prince en qualité de cocher.

IX

Lorsque Vârshnéya fut parti, Nala perdit au jeu son royaume et tout ce qu'il possédait. Et Poushkara dit en riant au roi dépossédé : « Jouons encore! Quel est ton enjeu? Tu n'as plus que Damayantî, J'ai gagné tout le reste. Eh bien! si tu veux, que Damayantî soit ton enjeu! »

Quand Poushkara lui eut adressé la parole en ces termes, Nala sentit son cœur se fendre de colère; mais il ne lui répondit rien. Puis, les yeux fixés sur Poushkara, le glorieux Nala, le cœur gonflé de colère, se dépouilla de toutes ses parures; et presque nu, couvert d'un seul et unique vêtement, au grand chagrin de ses amis, le roi s'éloigna, abandonnant ses immenses richesses. Mais

Damayantî, couverte elle aussi d'un seul et unique vêtement, le suivit comme il partait ; et avec elle, le roi des Nishadhas passa trois jours et trois nuits hors de son palais.

Cependant Poushkara fit proclamer dans la ville que quiconque porterait secours à Nala serait puni de mort. A cause de cet édit et de la haine de Poushkara, les habitants de la ville, ne rendirent point à Nala les soins de l'hospitalité. Et ainsi, ne vivant que d'eau claire, ce roi si digne d'être secouru, passa trois jours et trois nuits dans le voisinage de la ville, sans qu'on vînt lui offrir l'hospitalité Alors torturé par la faim, cueillant des fruits et des racines, le roi partit ; et Damayantî le suivit.

Depuis de longs jours Nala était torturé par la faim, quand il aperçut des oiseaux dont les ailes semblaient d'or. Alors le vaillant roi des Nishadhas pensa : « Voilà de quoi manger aujourd'hui, et voilà qui sera pour moi un trésor ! » Alors il jeta sa tunique sur les oiseaux, mais ceux-ci s'envolèrent tous à la fois, en emportant son vêtement. Et en s'envolant les oiseaux dirent à Nala

qui, complètement nu, restait là, debout, accablé de chagrin, la tête basse : « Insensé ! nous sommes les dés ! Nous avions hâte de te prendre ta tunique, car nous n'étions point satisfaits, sachant que tu étais parti en gardant encore un vêtement. »

Quand il vit que les dés s'étaient envolés, et que lui, il était complètement dépouillé, Nala dit à Damayantî : « Ces dés dont la haine est cause que j'ai perdu le pouvoir royal, ô femme irréprochable, et que, misérable et affamé, je ne trouve point ma subsistance ; ces dés, qui sont cause que les Nishadhas ne m'ont point rendu les devoirs de l'hospitalité, ces dés, devenus oiseaux, m'enlèvent même mon dernier vêtement ! Je suis arrivé au comble de la détresse, et dans ma douleur, je perds l'esprit ; mais je suis ton époux : écoute le bon conseil que je vais te donner. Les nombreux chemins que voilà vont au Dékhan par delà la ville d'Oujjayinî et le mont Rikshavat. Voilà le mont Vindhya aux grandes roches et la rivière Tapatî qui descend vers la mer, et les ermitages des grands rishis avec leurs bois

pleins de fruits et de racines comestibles. Ce chemin-ci conduit aux pays des Vidarbhas, celui-là au pays des Koçalas : le Dékhan est le pays qui s'étend au delà vers le midi. »

Tout pensif et profondément affligé, le roi Nala répéta plusieurs fois ce discours à Damayantî, la fille de Bhîma. Alors, d'une voix que les sanglots rendaient indistincte, Damayantî, torturée par la douleur, adressa au roi des Nishadhas ces touchantes paroles : « Mon cœur tremble et toutes mes forces m'abandonnent, quand je songe à ton dessein, ô roi ; et sans cesse la même pensée m'obsède. Comment pourrais-je te quitter? Comment pourrais-je, maintenant que tu as perdu ton royaume et tes richesses, t'abandonner nu et torturé par la faim et la soif, dans la forêt déserte? C'est moi, grand roi, qui dans la sombre forêt, guérirai les douleurs de ton corps fatigué, accablé par la faim, et les souffrances de ton cœur tout plein des souvenirs du bonheur passé. Pour guérir tous les maux, les médecins n'ont trouvé aucun remède qui soit comparable à l'affection d'une épouse : je te le dis en vérité! »

« Oui, c'est vrai, répondit Nala; c'est comme tu l'as dit, Damayantî, ô femme à la taille gracieuse. Pour un homme affligé, il n'y a point d'ami, point de remède, comparable à l'affection d'une épouse; et je ne veux pas t'abandonner. Pourquoi crains-tu, femme peureuse? Je pourrais m'abandonner moi-même, mais non toi, ô femme irréprochable. »

« Si tu ne veux pas m'abandonner ici, grand roi, repartit Damayantî, pourquoi me montres-tu le chemin du pays des Vidarbhas? Je comprends ce que tu veux dire, ô roi. Pourtant il ne faut pas que tu m'abandonnes! Mais ton esprit s'égare et c'est pourquoi tu m'abandonneras peut-être, ô roi. Sans cesse tu me parles de ce chemin, ô le meilleur des hommes; hélas! c'est ainsi que tu augmentes ma peine, ô toi qui es semblable aux Immortels! Si ton désir est que je me rende chez mes proches, allons ensemble au pays des Vidarbhas. Veux-tu? Le roi des Vidarbhas t'y honorera, seigneur; et honoré par lui, ô roi, tu passeras des jours heureux dans notre maison. »

X

J'Y régnerais comme ton père, je n'en doute pas, dit Nala; et pourtant, à présent que je suis dans la misère, je n'irai point là-bas. Moi qui, riche et puissant, m'y suis rendu jadis pour t'apporter le bonheur, comment pourrais-je y aller, misérable et déchu, pour augmenter ton chagrin ? »

Tout en parlant ainsi et répétant sans cesse ces paroles, le roi Nala s'efforçait de calmer l'émotion de la belle Damayantî, qui partageait avec lui son vêtement. N'ayant pour eux deux qu'un seul vêtement, ils errèrent de-ci de-là, et épuisés par la faim et la soif, ils arrivèrent à une cabane. Lorsque le roi des Nishadhas fut arrivé dans cette cabane, il s'étendit sur le sol avec la fille du

roi des Vidarbhas. Souillé de boue et couvert de poussière, accablé de fatigue, il s'endormit, nu sur la terre nue avec Damayantî à côté de lui. Et alors, pour son malheur, Damayantî aussi, la belle jeune femme aux membres délicats, accablée de souffrance, tomba soudain dans un profond sommeil.

Mais tandis que dormait Damayantî, le roi Nala se réveilla, l'esprit agité par ses tristes pensées. Il se mit à songer à la perte de son royaume, à la désertion de tous ses amis, à ses souffrances dans la forêt. « Que m'arrivera-t-il, si je fais cela? se disait il; que m'arrivera-t il, si je ne le fais point? Qu'est-ce qui vaut mieux pour moi? Mourir ou quitter cette femme? Elle m'aime, certes, et c'est à cause de moi qu'elle souffre; mais si je l'abandonne, peut-être retournera-t-elle dans sa famille. Avec moi, sans aucun doute, cette épouse fidèle sera malheureuse. Mais si je la quitte, le doute est possible; et peut-être trouvera-t-elle le bonheur quelque part. »

Après avoir beaucoup réfléchi, après avoir agité sans cesse les mêmes pensées dans son esprit, le roi crut qu'il valait mieux

quitter Damayantî. « A cause de l'éclat merveilleux de sa beauté, se dit-il, personne n'osera l'attaquer en chemin, cette noble et excellente femme, cette fidèle épouse qui m'aime. » Ainsi sa pensée retournait encore à Damayantî au moment où le méchant Kali le forçait à l'abandonner. Considérant alors que lui-même il était nu et que Damayantî n'avait qu'un seul vêtement, le roi résolut d'en couper la moitié. » Comment pourrais-je couper cette tunique, sans que ma bien-aimée se réveille? » se disait le roi Nala en allant et venant autour de la cabane. Et comme il errait de-ci de-là, Nala trouva près de la cabane une épée nue excellente. Avec cette épée le héros coupa la moitié de la tunique; puis il s'en revêtit et, affolé, il s'enfuit en courant, abandonnant la fille du roi des Vidarbhas toujours endormie. Puis, comme son cœur retournait en arrière, le roi des Nishadhas rentra dans la cabane; et en voyant Damayantî, il se mit à pleurer : « Ma bien-aimée, elle que ni Vâyou, le dieu du vent, ni Âditya, le soleil, n'ont jamais pu voir, dit-il, elle gît là, au milieu de la cabane, couchée

sur la terre, sans que rien la protège. Couverte d'un lambeau de vêtement, la jeune femme au clair sourire, lorsque, comme affolée, elle se réveillera, quels sentiments éprouvera-t-elle, la jeune femme aux hanches gracieuses? Toute seule, abandonnée de moi, comment pourra-t-elle, la fille de Bhîma, la belle jeune femme, marcher dans la sombre forêt, peuplée de bêtes sauvages et de bêtes féroces? Que les Âdityas, les Vasouṣ, les Roudras et les deux Açvins avec leur escorte de Marouts te protègent, ô noble femme : tu es sous la garde de la loi sainte! »

Après avoir adressé ces paroles à l'épouse bien-aimée, d'une beauté incomparable, Nala, à qui Kali avait fait perdre la raison, partit en hâte. Mais chaque fois qu'il part, le roi Nala, chaque fois il rentre dans la cabane; Kali l'entraîne, mais son amour le ramène. Le cœur du malheureux était alors comme partagé en deux : ainsi qu'un hamac qui se balance, tantôt il s'éloigne, tantôt il revient à la cabane. Mais à la fin, entraîné par Kali, Nala, éperdu, s'enfuit en courant, abandonnant l'épouse endormie, et gémissant

sans cesse d'une manière pitoyable. L'esprit égaré, possédé par Kali, songeant tantôt à ceci, tantôt à cela, le roi infortuné s'en alla, laissant son épouse seule dans la forêt déserte.

XI

Après le départ de Nala, la belle Damayantî, reposée de ses fatigues, se réveilla épouvantée dans la forêt déserte. Ne voyant point son époux, elle fut accablée de chagrin et de douleur; et, dans son angoisse, elle appela à grands cris le roi des Nishadhas : « Grand roi! ô mon protecteur! ô grand roi! ô mon époux! pourquoi m'abandonnes-tu? Ah! je meurs! je suis perdue! j'ai peur dans la forêt déserte! O grand roi! n'es-tu pas un homme loyal et sincère? Comment as-tu pu, après m'avoir fait de tels serments, m'abandonner pendant que j'étais endormie? Comment peux-tu t'en aller en abandonnant ta bonne épouse fidèle, surtout quand elle ne t'a fait aucun mal et que ce sont d'autres

qui t'ont fait du mal ? Il est encore possible de faire en sorte qu'elles soient vraies, ô roi, ces paroles que tu m'as adressées jadis en présence des maîtres du monde ! Ah ! certes, pour les mortels, la mort ne vient qu'à son heure, ô prince, puisque ta bien aimée, abandonnée de toi, vit encore, même un instant ! Prince, cette plaisanterie a assez duré ainsi ! j'ai peur, ô invincible héros ! Seigneur, montre-toi !... Ah ! je te vois ! je te vois ! ô roi ! Te voilà ! Je t'ai vu, Nala ! Pourquoi, caché derrière les buissons, ne me réponds-tu pas ? C'est bien cruel, ô roi, de ne pas venir me consoler, quand ici, dans une telle détresse, je me lamente. Ce n'est point sur moi-même que je pleure. Je ne pleure que sur toi, ô roi, en songeant à ce que tu deviendras tout seul. Que deviendras-tu, ô roi, quand accablé par la faim, la soif et la fatigue, assis le soir au pied d'un arbre, tu ne me verras pas auprès de toi ? »

Alors, en proie à un violent chagrin et comme enflammée de colère, la malheureuse se mit à courir de-ci de-là en pleurant. Tantôt elle s'élance, la jeune femme ; tantôt

elle tombe sans force ; tantôt elle s'évanouit épouvantée; tantôt elle crie et se lamente. Affreusement torturée par son chagrin, après avoir soupiré à plusieurs reprises, en proie à son malheur, la fille de Bhîma, l'épouse fidèle, s'écria d'une voix entrecoupée par les soupirs et par les pleurs : « Que l'être malfaisant dont la malédiction a causé le malheur qui accable le roi des Nishadhas, soit frappé d'un malheur plus terrible encore que notre malheur! Que le méchant qui a fait pareil mal à Nala innocent, tombe dans une infortune plus grande encore, et mène une vie misérable! » Ainsi se lamente l'épouse du roi magnanime. « Hélas! hélas! ô roi! » répète-t-elle, et elle court de-ci de-là.

Tandis qu'elle criait de toutes ses forces et gémissait comme une orfraie, tandis qu'elle pleurait à faire pitié, et sans cesse se lamentait, tout à coup un énorme serpent boa affamé saisit la fille de Bhîma qui s'était approchée et se trouvait tout près du monstre. Mais sur le point d'être dévorée par le serpent et accablée de chagrin, ce n'est pas tant sur elle-même qu'elle pleure, que sur le

roi des Nishadhas. « Hélas! ô mon protecteur, lorsque dans cette forêt solitaire je suis sur le point d'être dévorée par un serpent, comme si nul ne me protégeait, pourquoi ne viens-tu pas à mon secours? Que deviendras-tu, ô roi des Nishadhas, quand, délivré de la malédiction qui t'accable, ayant retrouvé ton intelligence, ta raison et tes richesses, tu te souviendras de moi? Lorsque tu seras fatigué, torturé par la faim, à bout de forces, ô Nala, qui donc, ô tigre parmi les rois, ô héros irréprochable, dissipera ta lassitude? » Alors un chasseur qui passait dans la forêt profonde, entendant les cris de la jeune femme, accourut en toute hâte. De son glaive aiguisé le chasseur trancha la tête du serpent et coupa en morceaux son corps désormais sans mouvements. Quand le chasseur eut délivré Damayantî, quand il l'eut lavée avec de l'eau, il lui donna à manger, essaya de la consoler et lui demanda : « A qui donc es-tu, ô femme aux yeux de jeune gazelle? et comment es-tu venue dans la forêt? Comment es-tu tombée dans une si grande détresse, ô noble jeune femme? » Interrogée ainsi par le chasseur,

Damayantî lui raconta exactement tout ce qui lui était arrivé. Et quand il la vit couverte seulement d'un lambeau de vêtement; quand il vit ses hanches arrondies et sa gorge saillante, ses membres délicats d'une beauté irréprochable, son visage semblable à la lune en son plein, et ses yeux aux cils recourbés; quand en même temps il entendit sa douce voix, le chasseur tomba au pouvoir de l'amour.

Ainsi d'une voix tendre et caressante le chasseur en proie à l'amour essayait de la séduire. La noble jeune femme s'en aperçut. Et ayant deviné le dessein du pervers, Damayantî, l'épouse fidèle, pénétrée d'un violent courroux, s'enflamma pour ainsi dire de colère. Alors cet homme vil aux perverses pensées qui, dans sa fièvre amoureuse, voulait la violenter, comprit qu'il n'était pas possible de faire violence à cette femme qui ressemblait à une flamme ardente. Mais Damayantî, en proie à son chagrin, privée de son époux, privée de son royaume, sentant que le temps des vaines paroles était passé, dans sa colère, maudit ainsi ce scélérat :

« De même qu'il est vrai que dans mon coeur je ne pense à nul autre qu'au roi des Nishadhas, que de même il tombe mort, ce vil chasseur! » Dès que ces paroles eurent été prononcées, le chasseur tomba mort sur le sol ainsi qu'un arbre consumé par le feu.

XII

LORSQU'ELLE eut tué le chasseur, la belle jeune femme aux yeux de lotus partit, s'enfonçant dans l'effroyable forêt déserte, toute retentissante du bourdonnement des grillons, pleine de lions, de panthères, de daims, de tigres, de buffles et d'ours; pleine d'oiseaux de toutes sortes, et hantée de sauvages et de brigands. Et elle vit des montagnes remplies de centaines de métaux de toute espèce, des halliers qui retentissaient des cris des bêtes fauves, des grottes merveilleuses; elle vit de toutes parts des marais, des étangs, des sommets de montagnes, des rivières et de prodigieuses cascades. Et la fille du roi des Vidarbhas vit aussi, errant par troupes, des buffles, des sangliers, des

ours et des serpents. Mais parée de l'éclat merveilleux de ses charmes, parée de gloire, de beauté et de vertu, la fille du roi Bhîma n'avait peur de rien. Dans cette épouvantable forêt, c'était du malheur de son époux qu'elle s'affligeait, la fille du roi des Vidarbhas, et elle se lamentait accablée de chagrin : « O héros à la large poitrine, ô héros aux grands bras, ô roi des Nishadhas, où donc as-tu fui, m'abandonnant dans cette forêt déserte? Après avoir offert aux dieux, ô noble héros, le sacrifice solennel du cheval et les autres sacrifices riches en salaires pour les prêtres, comment donc, ô tigre parmi les hommes, peux-tu me tromper? Rappelle-toi, ô toi le meilleur des hommes, héros resplendissant, rappelle-toi, ô noble guerrier, ô taureau des rois, les paroles que tu as prononcées en ma présence! Songe, ô roi, à ce que t'ont dit les cygnes ailés et à ce qu'ils m'ont dit à moi! Hé quoi! noble guerrier, ne suis-je pas ta bien-aimée, ô héros irréprochable? Dans cette forêt pleine d'épouvante, pourquoi ne me réponds-tu pas?... Il va me dévorer, ce terrible tigre à la gueule béante, à l'aspect

effroyable, ce roi de la forêt, pressé par la faim. Pourquoi ne viens-tu pas me défendre? « Je n'aime que toi! » répétais-tu sans cesse. Eh bien! seigneur, prouve qu'alors tu disais vrai! Tandis qu'affolée, je pleure et me lamente, moi, ton épouse bien aimée, ô roi, toi qui m'aimes et que j'aime, ô mon protecteur, pourquoi ne me réponds-tu pas? Je suis comme une biche égarée loin du troupeau, toute seule, ô héros aux grands yeux, et tu n'as point souci, seigneur, de mes pleurs, ô toi, fléau des ennemis! O grand roi! toute seule dans cette grande forêt, c'est moi Damayantî qui t'appelle. Pourquoi ne réponds-tu pas? O prince noble et vertueux, ô héros dont le corps est beau tout entier, je ne te vois point sur cette montagne, ô toi le plus beau des hommes; et non plus dans cette effroyable forêt, peuplée de lions et de tigres, je ne te vois ni couché, ni assis, ni debout, ô roi des Nishadhas! A qui donc demander, malheureuse que je suis, dans l'angoisse qui me torture à cause de toi, à qui donc demander : « As-tu vu par hasard le roi Nala dans cette forêt? » — « Celui que tu cherches, le roi

Nala aux yeux de lotus, le voici! » Ah! de qui entendrai-je aujourd'hui ces douces paroles?... Voici le glorieux roi de la forêt, le tigre aux quatre crocs, aux puissantes mâchoires qui s'avance vers moi. Sans crainte je vais à lui: « Seigneur, tu es le roi des animaux sauvages; c'est toi qui règnes dans cette forêt. Sache que je suis Damayanti, la fille du roi des Vidarbhas. Seule, misérable, accablée de chagrin, je cherche mon époux: console-moi, ô roi des animaux sauvages, si en ces lieux tu as vu Nala. Mais si, ô roi de la forêt, tu ne me donnes point de nouvelles de Nala, dévore-moi, ô roi des animaux sauvages, délivre-moi de ma souffrance! »

Hélas! quoi qu'il ait entendu ma plainte dans la forêt, ce tigre lui-même, au lieu de me consoler, s'en va vers le fleuve aux eaux claires qui coule là-bas vers la mer!

Voici un mont sacré, dont les nombreux et hauts sommets resplendissent, s'élèvent jusqu'au ciel, brillent de mille couleurs variées, et ravissent le cœur par leur beauté; il se dresse comme l'étendard de cette grande forêt; eh bien! à ce roi des monts je vais

demander des nouvelles du roi Nala. « O vénérable roi des monts, toi dont l'aspect est divin, toi dont la renommée s'étend au loin, ô très auguste protecteur! Hommage à toi, ô soutien de la terre! Je me prosterne devant toi! Sache que je suis fille de roi, belle-fille de roi et épouse de roi, et que je m'appelle Damayantî. Mon père est le souverain des Vidarbhas, le héros au grand char, le roi qu'on appelle Bhîma, le protecteur des quatre castes. Il a offert aux dieux le sacrifice de la consécration royale et le sacrifice solennel du cheval, sacrifices riches en salaires pour les prêtres, lui le meilleur des rois, le heros aux grands et beaux yeux bien arqués. Il est pieux et bon, véridique et exempt d'envie, vertueux et vaillant, illustre, juste et honnête. C'est le bon défenseur des Vidarbhas, le souverain vainqueur d'une foule d'ennemis. Eh bien! sache que c'est de ce héros que je suis la fille, ô vénérable, moi qui t'implore.

Le père de mon époux était le grand roi des Nishadhas, le meilleur des hommes, célèbre sous le nom de Vîraséna. Celui qui

gouverne à présent le royaume qu'il a légitimement herité de son père, est Nala, le fléau des ennemis, le guerrier au teint bronzé, bien connu sous le nom de Pounyaçloka « le héros à la bonne renommée ». Il est pieux, versé dans la connaissance des Védas, éloquent, vertueux, fidèle adorateur de Soma et d'Agni, prodigue en sacrifices, généreux et vaillant, et il gouverne bien son peuple. Sache, ô roi des monts, que c'est de ce héros que je suis l'épouse, et que c'est pour chercher cet époux, le meilleur, le plus excellent des hommes que je suis venue ici.

De ces innombrables sommets qui touchent le ciel n'as-tu pas aperçu, ô roi des monts, dans cette terrible forêt, le roi Nala? N'as-tu pas aperçu le sage héros, fort comme le roi des éléphants, le guerrier aux longs bras, impétueux et fier? N'as-tu pas vu Nala, le roi des Nishadhas? Pourquoi, ô roi des monts, tandis que, toute seule, je me lamente dans ma détresse, pourquoi ne me consoles-tu pas par tes paroles, comme tu consolerais ta propre fille accablée de chagrin? Quand donc entendrai-je du roi des Nishadhas la voix à

la fois tendre et grave, semblable au grondement des nuées et douce comme l'ambroisie? »

Quand Damayantî, la fille du roi, eut parlé ainsi au roi des monts, elle continua sa marche vers le uord. Après avoir marché pendant trois jours et trois nuits, Damayantî, la plus belle des femmes, aperçut un ermitage incomparable, qui avait l'aspect d'une forêt divine; ermitage embelli par la présence d'ascètes, qui, semblables à Vasishtha, Bhrigou et Atri, domptant leurs sens et observant de longs jeûnes, vivaient dans l'abstinence et la pureté. Et voyant que cet ermitage était peuplé d'ascètes, la resplendissante et glorieuse jeune femme aux longs yeux noirs reprit courage. L'épouse bien-aimée du fils de Vîraséna, la perle des femmes, l'excellente princesse, la malheureuse Damayantî, entra dans l'ermitage. Elle salua respectueusement les saints ascètes et s'arrêta en s'inclinant avec modestie. Et tous ces ascètes lui dirent : « Sois la bienvenue! » Et après qu'ils lui eurent fait honneur comme il convient, ces religieux, riches en

austérités, lui parlèrent ainsi : « Assieds-toi. Que pouvons-nous faire pour toi? » Et la jeune femme aux belles hanches leur dit : « Est-ce qu'en ces lieux, seigneurs, prospèrent vos austérités, vos feux sacrés et vos pieux exercices? » Ils répondirent à la glorieuse jeune femme : « Tout prospère ici. Mais dis-nous, ô femme au corps irréprochable, qui tu es et ce que tu désires, car en voyant paraître ici ta suprême beauté et ta splendeur sans pareille, nous avons été saisis d'etonnement. Rassure-toi, ne t'afflige pas! Es-tu la déesse de cette forêt, de cette montagne, ou de ce fleuve, ô belle? Dis-nous la vérité, ô irreprochable! »

Elle répondit aux rishis : « Je ne suis point la déesse de cette forêt, ni de cette montagne, ni de ce fleuve, ô brahmanes. Sachez tous, ô religieux riches en austérités, que je ne suis qu'une femme. Je vais vous raconter tout au long mon histoire. Ecoutez-moi.

Il y a chez les Vidarbhas un roi protecteur de la terre, nommé le roi Bhîma. Sachez tous, ô excellents brahmanes, que

c'est de ce prince que je suis la fille. Le sage souverain des Nishadhas, Nala, le glorieux, le sage héros toujours vainqueur dans la bataille, est le roi mon époux. Honorant avant tout les dieux, favorisant les brahmanes, protégeant le peuple des Nishadhas, grande était sa splendeur et grande sa puissance. Mais, provoqué au jeu par des gens savants dans l'art de tromper, vils, fourbes et malhonnêtes, il a perdu son royaume et ses trésors. Sachez que je suis l'épouse de ce taureau parmi les rois, que je m'appelle Damayantî et que je brûle du désir de revoir mon époux. Accablée de chagrin, je parcours les bois et les montagnes, cherchant mon époux, Nala, le guerrier habile dans le combat. Serait-il venu, seigneurs, dans ce bel ermitage, le roi Nala, le roi des Nishadhas, lui pour qui je suis entrée dans cette forêt impénétrable, terrible, effroyable, pleine d'épouvante, peuplée de tigres et de bêtes sauvages? Ah! si dans quelques jours je ne revois point le roi Nala, j'irai, délivrée de ce corps, m'unir à l'éternelle joie! A quoi bon vivre encore, sans ce taureau des hommes?

Que deviendrai-je désormais, torturée par le chagrin d'avoir perdu mon époux? » Ainsi se lamentait, seule, dans la forêt, la fille de Bhîma, Damayantî.

Alors les ascètes à la vue prophétique lui dirent : « Ton avenir est beau, ô belle jeune femme. Nous le voyons grâce au pouvoir que nous procure l'ascétisme. Bientôt tu reverras le roi des Nishadhas! Tu reverras, ô fille de Bhîma, le souverain des Nishadhas, Nala, le destructeur des ennemis, le roi juste parmi les justes; tu le reverras guéri de ses souffrances. Tu le reverras, ce fléau des ennemis, délivré de tous ses péchés, couvert de tous ses joyaux, régner de nouveau dans sa ville, inspirant la terreur à ceux qui le haïssent et chassant le chagrin loin de tous ceux qui lui sont chers. Tu reverras ton époux, le roi de noble race, ô noble femme! »

Quand ils eurent parlé ainsi à l'épouse bien-aimée de Nala, à cette noble reine, fille de roi, les ascètes soudain disparurent tous, ainsi que leurs feux sacrés et leur ermitage. Alors en présence de ce grand prodige, Damayantî, la jeune femme au corps irrépro-

chable, la bru du roi Vîraséna, fut saisie d'étonnement : « Quoi donc! était ce un rêve, ce que j'ai vu? Comment cela est-il arrivé? Où sont donc tous ces ascètes? où donc est l'ermitage? » Longtemps elle songea, la fille de Bhîma, Damayantî au clair sourire; et en proie au chagrin que lui causait la perte de son époux, accablée de tristesse, elle était toute pâle. Puis elle se dirigea vers une autre contrée, et d'une voix que les pleurs rendaient indistincte, les yeux remplis de larmes, elle se lamentait. Alors ayant aperçu un açoka — arbre dont le nom signifie « sans chagrin » — elle s'écria : « Ah! cet arbre majestueux au cœur de la forêt brille de ses mille guirlandes ainsi que le majestueux roi des monts!... O açoka! toi qui ignores le chagrin, n'as-tu pas vu le roi qui ignore la peur, Nala, le fléau des ennemis, l'époux bien aimé de Damayantî? Lui qui n'est couvert que d'un lambeau de vêtement, bien que son corps soit tendre et délicat, le héros accablé par le malheur, ne l'as-tu pas vu venir dans cette forêt? Fais que je m'en aille d'ici consolée, ô açoka! fais que

ton nom soit vrai ! et sois un açoka qui chasse le chagrin ! » Tout en parlant ainsi, désolée, elle fit, en signe de respect, le tour de l'açoka.

Puis la fille de Bhima, la noble jeune femme, s'en alla dans une région plus terrible encore. Elle vit beaucoup d'arbres, beaucoup de rivières, beaucoup de belles montagnes, beaucoup d'oiseaux et de bêtes sauvages. Et après avoir longtemps marché, Damayantî au clair sourire aperçut une grande caravane, avec beaucoup d'éléphants, de chevaux et de chars, qui traversait un beau fleuve, un beau fleuve aux eaux limpides, aux flots paisibles, un large fleuve couvert de roseaux. Dès que la glorieuse épouse de Nala eut aperçu cette grande caravane, elle s'approcha, la jeune femme aux belles hanches, et elle entra dans la foule. Accablée de chagrin, vêtue seulement d'un lambeau de tunique, maigre, pâle, sordide, les cheveux tout couverts de poussière, elle avait l'air d'une folle. Alors, en la voyant, quelques uns de ces gens s'enfuirent effrayés, d'autres s'arrêtèrent perplexes, d'autres se mirent à crier ; les uns se

moquaient d'elle, d'autres la maudissaient; mais quelques uns en eurent compassion et l'interrogèrent : « Qui est-tu? à qui appartiens-tu, ô belle? Que cherches-tu dans la forêt? En te voyant, nous avons été vivement troublés. Es-tu une créature humaine? Ou bien es-tu une Yakshî ou une Râkshasî? ou bien encore une nymphe du ciel? De toute manière, sois nous propice et protège-nous, ô irréprochable! Fais en sorte, ô belle, que de toute manière cette caravane s'éloigne bientôt d'ici saine et sauve, et que la prospérité nous échoie! »

Alors la bonne épouse, torturée par la pensée du malheur de son époux, répondit en s'adressant au chef de la caravane et à tous ceux de la caravane qui étaient là : « Sachez que je ne suis qu'une femme, fille d'un roi des hommes, belle-fille de roi et épouse de roi, et que je brûle du désir de revoir mon époux. Mon père est le roi des Vidarbhas, et roi également est mon époux, le souverain des Nishadhas, l'excellent héros que l'on nomme Nala. C'est lui que je cherche, lui l'invincible guerrier. Si vous le

connaissez, ce roi, vite donnez-moi des nouvelles de mon époux bien-aimé, de Nala, tigre parmi les hommes, fléau des hordes ennemies. »

A la jeune femme au corps irréprochable, le chef de cette grande caravane, un marchand nommé Çoutchi répondit : « Écoute ma parole, ô belle. C'est moi qui conduis cette caravane et qui en suis le chef, ô jeune femme au clair sourire. Je n'ai pas vu un homme du nom de Nala, ô glorieuse femme. Dans cette forêt, où nulle part n'habitent des hommes, j'ai vu des éléphants, des panthères, des buffles, des tigres, des ours et des gazelles ; mais sauf toi, je n'ai vu nul être humain dans la grande forêt. Que de même qu'il en est ainsi, le roi des Yakshas, Manibhadra, nous soit aujourd'hui favorable ! » Elle dit alors en s'adressant à tous les marchands et au chef de la caravane : « Où va donc cette caravane ? Dites-le moi, je vous prie. » Et le chef de la caravane lui répondit : « Cette caravane va faire le commerce, ô fille d'un homme, dans le pays du roi de Tchédi, Soubâhou, le roi qui sait discerner la vérité. »

XIII

Lorsqu'elle eut entendu ces paroles du marchand, la jeune femme au corps irréprochable partit avec la caravane, brûlant du désir de revoir son époux. Or après avoir longtemps marché, les gens de la caravane aperçurent dans une grande et terrible forêt un lac délicieux. Ses rives étaient couvertes de pâturages et de buissons, embellies par une grande abondance de fleurs et de fruits, et habitées par des oiseaux de toutes sortes ; ses ondes étaient limpides et douces; il ravissait le cœur par sa beauté, et répandait une agréable fraîcheur. Les marchands, dont les bêtes de somme étaient bien fatiguées résolurent d'y faire halte, et avec le consentement du chef de la caravane, ils entrèrent dans la

magnifique forêt. La grande caravane s'y arrêta à la dernière heure du jour. Mais au milieu de la nuit silencieuse et calme, tandis que la caravane fatiguée était profondément endormie, un troupeau d'éléphants vint s'abreuver au fleuve de la montagne; et de la liqueur qui, à l'époque du rut, coule de leurs tempes, ils troublèrent les eaux. Quand ils aperçurent les éléphants domestiques, tous ces éléphants sauvages accoururent avec impétuosité, avides de meurtre, ivres de rut. L'impétueux élan de ces éléphants qui accouraient, était irresistible comme celui des cîmes fracassées qui, du sommet d'une montagne, se précipitent sur le sol. Obstruant le chemin qui menait au lac, ils enfermèrent la grande caravane endormie, et, tout-à-coup, ils l'écrasèrent sous leurs pieds, tandis qu'elle s'agitait en désordre sur le sol. « Hélas! hélas! » criaient les marchands en cherchant un refuge; et beaucoup, aveuglés par le sommeil, s'élançaient vers les épais fourrés du bois; et beaucoup, dont les chameaux avaient été massacrés, se mêlaient à la foule des gens à pied, et courant, en proie à la

terreur, se tuaient les uns les autres. Dans leur affolement ils grimpaient aux arbres, ils tombaient dans des trous; et ils s'abattaient sur le sol en poussant d'effroyables gémissements. Ainsi périt, détruite de mille manières par cette fatale attaque des éléphants, toute cette riche caravane.

Le lendemain les survivants quittèrent ces lieux et versèrent des larmes sur le massacre; ils pleuraient qui un frère, qui un père, qui un fils, qui un ami. Alors la fille du roi des Vidarbhas pleura aussi : « Quelle faute ai-je donc commise? se disait-elle. Si cette immense foule — cette mer humaine — que j'ai rencontrée dans la forêt déserte a été massacrée par un troupeau d'éléphants, c'est à cause de mon mauvais destin. « On ne meurt pas avant son heure. » Ah! ces paroles des anciens sages sont bien vraies! puisque je n'ai pas été écrasée aujourd'hui par ce troupeau d'éléphants, malheureuse que je suis! Non, certes, pour les hommes il n'est rien ici-bas qui ne soit l'œuvre du destin! Et pourtant, même dans mon enfance, je n'ai commis aucun péché... J'y songe! Lors de la

cérémonie du choix de l'époux, les protecteurs de l'univers étaient venus tous ensemble; et pour Nala j'ai refusé les dieux! » Ainsi se lamentait, accablée de chagrin, la belle jeune femme, et elle allait semblable au croissant de la lune d'automne. Après avoir longtemps marché, la jeune femme arriva le soir à la grande ville du roi de Tchédi, Soubâhou, le roi qui sait discerner la vérité. Épuisée, amaigrie, misérable, les cheveux défaits, toute couverte de poussière, elle avançait semblable à une insensée, et les habitants de la ville la regardaient. Et lorsqu'ils la virent entrer dans la ville du roi de Tchédi, par curiosité les enfants des faubourgs se mirent à la suivre. La mère du roi qui se trouvait sur la terrasse du palais, l'aperçut entourée d'une foule de gens, et elle dit à sa nourrice : « Va auprès de cette femme et amène-la ici devant moi. La malheureuse jeune femme est tourmentée par la foule et cherche un refuge. Et telle est sa beauté, je le vois, qu'elle illumine ma demeure. »

Elle fit donc écarter cette foule, fit monter Damayantî sur la magnifique terrasse

du palais et, remplie d'étonnement, elle l'interrogea : « Même ainsi, accablée par le malheur, tu as une beauté incomparable. Tu resplendis comme l'éclair dans les nuages. Dis-moi qui tu es ou à qui tu appartiens. Certes, ta beauté n'est pas d'une mortelle, quoique privée de parure. Tu es seule, et pourtant tu ne crains pas les hommes, ô toi qui as la splendeur des Immortels ! »

Lorsqu'elle eut entendu ces paroles de la mère du roi, la fille de Bhîma répondit : « Sache que je ne suis qu'une femme, une épouse dévouée à son époux ; j'exerce le métier de femme de chambre, mais je suis de noble naissance ; je suis servante, mais je ne sers que là où il me plaît. Je me nourris de fruits et de racines ; je suis toute seule et je loge là où me surprend le soir. Mon époux a d'innombrables vertus et m'a voué un éternel amour ; et moi, fidèlement attachée à ce héros, je le suis comme son ombre sur le chemin. Mais le destin lui inspira une passion excessive pour le jeu, et vaincu aux dés, il se retira dans la forêt. Pour le consoler, lui mon époux, lui le héros qui, couvert d'un seul et

unique vêtement, dans son accablement, avait l'air d'un insensé, moi aussi j'entrai dans la forêt. Et un jour, dans le bois, ce héros, dans certaines circonstances particulières, pressé par la faim, affolé, perdit cet unique vêtement. Alors, couverte moi-même d'une seule tunique, je l'ai suivi, lui qui, nu, dans son égarement, avait l'air d'un fou ; et j'ai passé bien des nuits sans dormir! Puis, après bien des jours, pendant mon sommeil, il me quitta: il coupa la moitié de ma tunique et m'abandonna, moi qui était pure de toute faute. Consumée de chagrin nuit et jour, je cherche mon époux et je ne le trouve pas, lui qui est semblable à un Immortel, lui que j'aime, lui qui règne sur ma vie, lui mon maître et seigneur! »

Ainsi, les yeux remplis de larmes, la fille de Bhîma se lamentait, profondément affligée; et plus affligée encore, la mère du roi lui dit : « Demeure auprès de moi, ô noble jeune femme; j'ai pour toi la plus grande affection. Mes gens, ô belle, iront à la recherche de ton époux; et peut-être qu'errant à l'aventure, il arrivera ici de lui-

même. Oui, c'est en habitant ici, ô belle, que tu retrouveras ton époux. » Lorsqu'elle eut entendu ces paroles de la mère du roi, Damayantî lui répondit : « Je puis demeurer auprès de toi, ô mère d'un héros, aux conditions que voici : Je ne mangerai point les restes des repas; je ne serai point chargée de laver les pieds; jamais je n'adresserai la parole à aucun homme; et si un homme ose me parler d'amour, tu le puniras. Mais pour rechercher mon époux, je pourrai voir les brahmanes. S'il en est ainsi, je resterai près de toi sans hésitation. Sinon, il n'est point de séjour qui me plaise ». Le cœur joyeux, la mère du roi lui dit : « Je ferai tout cela. Quel bonheur que tel soit ton désir! »

Après avoir parlé ainsi à la fille de Bhîma, la mère du roi dit à sa fille, nommée Sounandâ : « Sache, ô Sounandâ, que cette jeune femme d'une beauté divine est femme de chambre. Elle est du même âge que toi. Il faut qu'elle soit ton amie. » Alors, au comble de la joie, Sounandâ, entourée de ses compagnes, emmena Damayantî et rentra dans la maison.

XIV

Cependant le roi Nala, après qu'il eut abandonné Damayantî, aperçut dans la forêt profonde un grand incendie, et il entendit une voix qui du milieu des flammes criait avec force et répétait sans cesse : « Accours vite, Nala! Hé! Pounyaçloka! » — « Ne crains rien. » répondit Nala, et s'étant jeté au milieu du feu, il vit le roi des serpents couché et enroulé sur lui-même en forme d'anneau.

Le serpent prit alors l'attitude d'un suppliant et en tremblant dit à Nala : « Sache, ô roi, que je suis le serpent Karkotaka. J'ai trompé le grand rishi, le grand ascète Nârada; et lui, saisi de colère, m'a maudit, ô roi des hommes : « Reste

immobile, m'a-t-il dit, jusqu'au jour où Nala t'emmènera d'ici; alors tu seras délivré de la malédiction que j'ai prononcée. » A cause de la malédiction de ce rishi, je ne puis faire un pas. Je t'enseignerai le chemin du bonheur, mais il faut, seigneur, que tu me sauves. Je serai ton ami; il n'est point de serpent qui m'égale. Et je me ferai tout petit pour toi. Vite prends-moi et va-t-en! » Lorsqu'il eut parlé ainsi, le roi des serpents se fit aussi petit que le pouce. Nala le prit et se dirigea vers la partie de la forêt que l'incendie avait épargnée. Quand il fut arrivé dans un endroit que n'avait pas atteint le dieu qui laisse une trace noire, le serpent Karkotaka adressa de nouveau la parole à Nala, qui voulait le lâcher : « Marche en comptant quelques pas, lui dit-il, ô roi des Nishadhas; là-bas, ô héros aux grands bras, je te donnerai le moyen d'arriver au bonheur suprême. » Alors Nala se mit à compter, et au dixième pas (*), le serpent le mordit. Et dès que Nala fut mordu, sa beauté s'évanouit.

(*) C'est à dire au moment où Nala disait « daça » qui signifie à la fois « dix » et « mords ».

Étonné de se voir ainsi métamorphosé, Nala s'arrêta; et le roi vit que le serpent avait repris sa forme naturelle. Alors le serpent Karkotaka dit à Nala pour le consoler : « C'est afin qu'on ne te reconnaisse pas que j'ai fait disparaître ta beauté. Et grâce à mon venin, celui à cause de qui tu as été accablé d'une immense souffrance, ô Nala, habitera en toi désormais en proie à la souffrance. Comme le venin a pénétré tous tes membres, aussi longtemps qu'il ne te quittera pas, c'est en proie à la souffrance, ô grand roi, qu'il habitera en toi. En blessant celui par qui toi qui es innocent, toi qui ne méritais pas un tel traitement, tu as été accablé de douleur, ô roi, je t'ai mis à l'abri de sa colère. Grâce à moi, ô roi, tu n'auras à redouter, ô tigre parmi les hommes, ni carnassiers aux dents acérées, ni ennemis, ni saints brahmanes. Et le poison ne te causera aucun mal, ô roi; et dans les batailles, ô roi des rois, tu remporteras toujours la victoire! Éloigne-toi d'ici, ô roi, et va te présenter à Ritouparna en disant : « Je suis le cocher Bâhouka ». Ritouparna, certes, connaît l'art

du jeu de dés. Ce roi t'enseignera la science des dés en échange de la science équestre ; et de plus ce glorieux descendant d'Ikshvâkou deviendra ton ami. Quand tu seras devenu habile au jeu de dés, tu retrouveras le bonheur et tu retrouveras ton épouse. N'abandonne donc pas ton cœur au chagrin ! Et quand tu voudras reprendre ta véritable forme, ô roi des hommes, souviens-toi de moi et revêts la tunique que voici. Vêtu de cette tunique, tu reprendras ta véritable forme. » En parlant ainsi il lui remit un vêtement merveilleux. Et lorsqu'il eut donné à Nala ces instructions et qu'il lui eut remis ce vêtement, le roi des serpents disparut tout à coup.

XV

QUAND le serpent eut disparu, le roi Nala se mit en route, et après dix jours de marche, il entra dans la ville de Ritouparna. Il se rendit auprès du roi et lui dit : « Je suis Bâhouka. Dans l'art de conduire les chevaux, nul ne m'égale sur la terre. De plus je suis de bon conseil dans les affaires difficiles et dans celles où il faut de l'adresse; et je connais particulièrement l'art de préparer les mets. De tous les métiers du monde et de tout ce qu'il peut y avoir en outre de difficile à faire, je m'efforcerai de venir à bout. Ritouparna, prends-moi à ton service. »

Et Ritouparna répondit « Reste ici, Bâhouka, je te souhaite bonne chance. Tu feras tout cela. La course rapide du char est

toujours, avant tout, l'objet de mon désir. Applique-toi à faire en sorte que mes chevaux deviennent rapides. Tu es désormais à la tête de mes écuries. Ton salaire sera de mille pièces d'or. Vârshnéya et Djîvala te prêteront assistance. Tu seras content de leur compagnie. Reste donc à mon service, ô Bâhouka. »

Ainsi parla Ritouparna, et Nala hautement honoré, demeura dans la ville de Ritouparna en compagnie de Vârshnéya et de Djîvala. Il demeura donc là, le roi Nala, le cœur tout occupé de la fille du roi des Vidarbhas; et chaque soir, il répétait cette seule stance : « Torturée par la faim et la soif, accablée de fatigue, où donc gît-elle, la malheureuse, songeant à l'insensé? Ou bien, qui sert-elle à présent? »

Comme il parlait ainsi, une nuit, Djîvala lui demanda : « Quelle est donc cette femme que tu pleures sans cesse? Je désire l'apprendre, ô Bâhouka ».

Le roi Nala lui répondit : « Un pauvre fou avait une femme hautement estimée. Quant à lui, on ne pouvait guère se fier à sa

parole. Pour quelque motif, cet insensé s'est séparé de cette femme. Séparé d'elle, le pauvre d'esprit erre à l'aventure, torturé par le chagrin. La douleur, nuit et jour, le consume sans relâche, et le soir, en pensant à sa bien-aimée, il chante cette seule stance. En parcourant la terre entière, il a trouvé quelque part un asile et, quoiqu'il en soit indigne, il y reste ; mais il songe sans cesse au malheur de cette femme. Cependant cette épouse, qui a suivi, son époux dans la forêt, alors qu'il était dans la misère, et que cet infâme a abandonnée, il est bien difficile qu'elle vive encore; toute seule, cette jeune femme, qui ignore les chemins et qui n'est pas habituée à de telles privations, le corps accablé par la faim et la soif, il est bien difficile qu'elle vive encore, elle qui, dans la grande et terrible forêt continuellement infestée par les fauves, a été abandonnée par ce malheureux fou, ô mon ami ! »

Ainsi le roi des Nishadhas, pensant toujours à Damayantî, habitait inconnu dans la demeure du roi Ritouparna.

XVI

Lorsqu'après avoir perdu son royaume, Nala eut été ainsi que son épouse réduit à l'état de domestique, Bhîma envoya des brahmanes à sa recherche, car il était impatient de le revoir. Après avoir distribué à ces brahmanes d'abondantes richesses, Bhîma leur dit : « Allez à la recherche de Nala et de ma fille Damayantî. Je donnerai mille vaches à celui d'entre vous qui les ramènera ici ; et, de plus, je lui donnerai comme terres, dont il aura les revenus, un village grand comme une ville. Et même s'il n'est pas possible de ramener ici Damayantî et Nala, si l'on me donne seulement de leurs nouvelles, je ferai un présent de dix centaines de vaches. » Lorsqu'il leur eut parlé ainsi, les brahmanes,

remplis de joie, partirent dans toutes les directions; mais nulle part ils ne virent ni le roi Nala, ni la fille de Bhîma. Enfin un brahmane nommé Soudéva, arriva dans la belle ville de Tchédi et après bien des recherches, il aperçut, dans le palais du roi, Damayantî qui, avec Sounandâ, assistait à la cérémonie des salutations au roi, et dont l'incomparable beauté apparaissait à peine. En voyant si sordide et si maigre cette belle jeune femme aux grands yeux; devinant que c'était la fille de Bhîma, Soudéva réfléchit ainsi : « J'ai atteint mon but puisqu'aujourd'hui je l'ai vue, cette jeune femme pareille à la déesse Çrî que chérit le monde, cette jeune femme aux seins arrondis, au teint bronzé, et pourtant semblable à la lune en son plein, cette femme divine qui de son éclat illumine tous les points de l'horizon. Triste, en proie au chagrin d'avoir perdu son époux, elle est comme une nuit de pleine lune, lorsque Râhou (le démon de l'éclipse) dévore l'astre des soirs; comme une rivière dont le cours est tari; elle est comme un étang fleuri, aux ondes agitées, dont les lotus sont effeuillés, et dont les

oiseaux effarouchés se sont enfuis, parce que de leur trompe, les éléphants ont troublé ses eaux. Douée de beauté, de noblesse et de vertu, elle est bien digne d'être parée, et pourtant elle ne l'est point, pareille au croissant de la lune naissante que voile au ciel un sombre nuage. Privée des douces jouissances de l'amour, privée de sa famille, elle soutient sa triste vie par un ardent désir de revoir son époux. Ah! certes, l'époux est pour la femme la suprême parure, même lorsqu'elle est sans ornement, puisque celle qui est séparée de son époux, fût-elle couverte de joyaux, ne brille point. Ah! Nala vient à bout de peines infinies, si, privé d'une telle femme, il supporte la vie et ne succombe pas au chagrin! Moi-même, en voyant accablée par le malheur cette jeune femme aux cheveux noirs et aux longs yeux de lotus, elle si digne du bonheur, j'ai le cœur profondément ému... Quand donc arrivera-t-elle au bout de ses peines, la belle jeune femme? Quand donc, fidèle épouse, se réunira-t-elle à son époux, ainsi que Rohinî au dieu de la lune? (*) Ah! certes, il éprou-

(*) Rohinî est une des mansions du zodiaque lunaire; c'est l'épouse préférée de Soma, le dieu de la lune.

vera une grande joie, le roi des Nishadhas, lorsqu'il retrouvera cette femme et lorsque, roi dépossédé, il reprendra possession de son royaume! Le roi des Nishadhas est digne de la fille du roi des Vidarbhas, son égal en vertu, en âge, en naissance; et de même elle est digne de lui, la belle jeune femme aux yeux noirs. Il faut que je la console, l'épouse de ce héros incomparable, plein de courage et de valeur, elle qui brûle du désir de revoir son époux... Je vais la consoler cette jeune femme au visage pareil à la lune en son plein, elle qui n'ayant jamais auparavant connu le malheur, est à présent bien malheureuse, s'abandonnant toute à ses tristes pensées. »

Ayant ainsi médité au sujet de la jeune femme en se basant sur ces raisons et ces indices, le brahmane Soudéva s'approcha de la fille de Bhima et lui dit : « Je suis Soudéva, ô fille du roi des Vidarbhas, l'ami chéri de ton frère. C'est sur l'ordre du roi Bhima que je suis venu ici à ta recherche. Ton père, ô reine, se porte bien, ainsi que ta mère et tes frères; et tes deux enfants, qui demeurent près d'eux, sont aussi pleins de vie et de

santé. A cause de ton absence, la foule de tes proches est pour ainsi dire sans courage et sans force, et les brahmanes, par centaines, parcourent la terre à ta recherche. »

Dès qu'elle eut reconnu Soudéva, Damayantî lui demanda successivement des nouvelles de tous ceux qui lui étaient chers; et torturée par le chagrin, la fille du roi des Vidarbhas versa beaucoup de larmes en voyant tout à coup Soudéva, l'excellent brahmane, l'ami chéri de son frère.

Alors Sounandâ, qui avait vu qu'elle pleurait, accablée de chagrin, et qu'elle s'entretenait en secret avec Soudéva, dit à sa mère : « La femme de chambre pleure beaucoup en compagnie d'un brahmane. Sache donc de lui qui elle est. Veux-tu? »

Alors la mère du roi de Tchédi sortit de l'appartement des femmes et se rendit là où la jeune femme se trouvait en compagnie du brahmane. Puis ayant fait appeler Soudéva, la mère du roi lui demanda : « De qui donc est-elle l'épouse, ou de qui donc est elle la fille, cette belle et noble femme? Comment a-t-elle perdu ses proches ou son mari, cette

femme aux beaux yeux? et comment l'as-tu reconnue, ô brahmane, dans l'état où elle se trouve? Je désire apprendre tout cela de toi, entièrement. Dis-moi donc en toute vérité, à moi qui t'interroge, ce que tu sais de cette femme d'une beauté divine.» Lorsqu'elle lui eut parlé ainsi, Soudéva, l'excellent brahmane, s'étant assis commodément, raconta en toute vérité l'histoire de Damayantî.

XVII

Le roi des Vidarbhas est un roi juste, appelé Bhîma, et grande est sa splendeur. La jeune femme que voici est sa noble fille, célèbre sous le nom de Damayantî. D'autre part, le roi qu'on appelle le Naishadha (le roi des Nishadhas) est Nala, le fils de Vîraséna. La jeune femme que voici est sa noble épouse, l'épouse du sage Pounyaçloka, le héros à la bonne renommée. Ce prince, vaincu aux dés par son frère, a perdu son royaume. Il est parti avec Damayantî, et l'on n'a plus jamais entendu parler de lui. C'est pour retrouver Damayantî que nous parcourons cette terre. La voici : la jeune femme a été retrouvée dans le palais de ton fils! Elle a entre les sourcils une marque qui ressemble à une fleur

de lotus, et que j'ai reconnue, quoiqu'elle soit effacée ; en effet, couverte de poussière, cette marque est semblable à la lune couverte de nuages. C'est un signe de reconnaissance, que le créateur a formé sur son front pour montrer sa merveilleuse puissance! Et la beauté de cette jeune femme ne disparaît pas. Son beau corps, quoiqu'il soit couvert de poussière et sans parure, apparaît clairement et brille comme l'or. C'est par cette beauté, c'est par cette marque au front que la jeune femme m'a été révélée ; c'est à cela que j'ai reconnu cette princesse, comme on reconnaît à la chaleur un feu caché ».

Dès qu'elle eut entendu ces paroles de Soudéva, Sounandâ enleva la poussière dont le signe etait couvert ; et quand la poussière eut été enlevée, le signe apparut sur le front de Damayantî, comme l'astre des soirs dans un ciel sans nuage. A la vue de ce signe, Sounandâ et la mère du roi, se mirent à pleurer, et, longuement, embrassèrent Damayantî.

Et tout en versant des larmes, d'une voix lente et douce, la mère du roi parla

ainsi : « Tu es la fille de ma sœur. Je t'ai reconnue à ce signe. Ta mère et moi, ô belle, nous sommes les filles du roi magnanime Soudâman, le souverain des Daçârnas. Elle a été donnée en mariage au roi Bhîma, et moi j'ai épousé Vîrabâhou. Mais je t'ai vue à ta naissance, chez les Daçârnas, dans la demeure paternelle. Ma maison sera pour toi comme la maison de ton père, ô belle ; et tu y jouiras, ô Damayantî, de la même autorité que moi. »

Le cœur rempli de joie, Damayantî s'inclina avec respect et répondit ainsi à la sœur de sa mère : « Alors que je n'étais qu'une inconnue, j'ai trouvé le bonheur auprès de toi. Tu m'as accordé tout ce que je désirais, tu m'as toujours protégée. Mais il est un séjour qui sera pour moi plus heureux encore que cet heureux séjour. Depuis bien longtemps je suis loin du foyer paternel, ô mère ; laisse-moi partir. C'est là qu'on a mené mes deux enfants ; c'est là qu'ils habitent, les pauvres petits. Accablés de chagrin, sans leur père et sans moi, comment vont-ils tous deux ? Si tu veux me faire un plaisir, eh bien ! je désire me rendre au pays des Vidarbhas. Donne au

plus tôt des ordres pour mon voyage. »

« Volontiers », répondit avec joie à Damayanti la sœur de sa mère ; puis, avec l'autorisation de son fils, la mère du roi donna à la glorieuse princesse une nombreuse escorte pour la protéger, et la fit partir dans une litière portée par des hommes, non sans l'avoir approvisionnée en vivres et en boissons. Alors Damayantî retourna sans retard au pays des Vidarbhas. Et tous ses parents, remplis de joie, lui firent honneur. Et quand elle vit que tous ses proches étaient en bonne santé, ses deux enfants, sa mère et son père, et aussi toutes ses amies, la glorieuse reine Damayantî rendit aux dieux et aux brahmanes les plus grands témoignages de vénération. Et tout heureux de revoir sa fille, le roi Bhima réjouit le cœur de Soudéva en lui donnant mille vaches, un village et de l'argent.

La noble jeune femme passa la nuit dans le palais de son père, et quand elle fut remise de ses fatigues, elle parla ainsi à sa mère : « Si tu veux que je vive, ô mère, je te le dis en vérité, fais tout ce que tu pourras

pour qu'on me ramène ici Nala, ce héros parmi les hommes! » Mais quand Damayantî lui eut adressé la parole en ces termes, la reine, profondément affligée, le visage inondé de larmes, ne répondit rien. Et en la voyant ainsi accablée, toutes les femmes de l'appartement de la reine firent entendre de longs gémissements et se mirent à pleurer bien fort.

Alors l'épouse de Bhîma parla ainsi à ce grand roi : « Ta fille Damayantî pleure son époux, et rejetant toute pudeur, elle a dit elle-même qu'elle veut que tes serviteurs fassent tout ce qu'ils pourront pour retrouver la trace de Pounyaçloka. »

Sur les instances de la reine, le roi envoya dans toutes les directions des brahmanes qui étaient à ses ordres. « Faites tout ce que vous pourrez, leur dit-il, pour retrouver la trace de Nala. »

Alors sur l'ordre du roi des Vidarbhas, ces brahmanes prirent conge de Damayantî et lui annoncèrent : « Nous sommes prêts à partir. »

Et la fille de Bhîma leur dit : « Dans

tous les pays, dans toutes les assemblées, répétez partout et toujours les paroles que voici : « Où donc as-tu fui, misérable joueur, après avoir coupé la moitié de mon vêtement, après avoir abandonné dans la forêt, pendant son sommeil, ton épouse aimante et chérie, ô bien aimé ? Ainsi que tu le lui as ordonné, elle est là qui t'attend, la pauvre jeune femme, le cœur consumé de chagrin, et vêtue seulement de la moitié de sa tunique. Elle pleure sans cesse, en proie à sa douleur, ô roi. Aie pitié d'elle, ô héros, et réponds-lui ! » Voilà ce qu'il faut dire, et d'autres choses encore, afin qu'il ait pitié de moi. Car le feu sur lequel souffle le vent, embrase la forêt. Si lorsque vous parlerez ainsi, quelqu'un vous répond, il faut que de toute façon vous sachiez qui est cet homme et où il habite. Et la réponse que cet homme aura faite après avoir entendu ces paroles, il faut que vous la reteniez et que vous me la fassiez connaître, ô excellents brahmanes. Il faut aussi que vous veilliez à ce qu'il ne sache pas que c'est par mon ordre que vous parlez, et que sans crainte de la fatigue vous reveniez ici au plus

tôt. Et qu'il soit riche ou qu'il soit pauvre, ou qu'il soit avide de richesses, il faut que vous sachiez ce qu'il veut faire. »

Quand Damayantî leur eut parlé ainsi, les brahmanes partirent dans toutes les directions pour chercher Nala, qui était alors si malheureux. Mais ils eurent beau chercher dans les villes et dans les campagnes, dans les villages, dans les hameaux et dans les ermitages, les brahmanes ne rencontrèrent point Nala. Et tous ces prêtres partout firent entendre les paroles de Damayantî, telles qu'elle les avait prononcées.

XVIII

Or donc, après un long temps, un brahmane nommé Parnâda revint à la ville et parla ainsi à la fille de Bhîma : « A la recherche du roi des Nishadhas, à la recherche de Nala, ô Damayantî, je suis allé à la ville d'Ayodhyâ et je me suis présenté au fils de Bhangâsoura. Et j'ai fait entendre tes paroles, ô noble princesse, à l'excellent Ritouparna, telles que tu les as prononcées, ô belle. Après les avoir entendues, le roi Ritouparna n'a rien répondu, ni personne dans l'assemblée, bien que j'aie plusieurs fois répété mon appel. Mais lorsque j'eus pris congé du roi, un homme m'a parlé en secret, un serviteur de Ritouparna, appelé Bâhouka ; c'est le cocher du roi, un homme difforme, aux bras trop

courts, mais habile dans l'art de mener rapidement les chevaux, et cuisinier expert dans la préparation des mets délicats.

Cet homme après avoir beaucoup soupiré et après avoir éclaté en sanglots à plusieurs reprises, s'informa de ma santé et ensuite me parla ainsi : « Certes, même lorsqu'elles sont tombées dans la misère, les femmes nobles se protègent elles-mêmes, les femmes vertueuses, qui gagnent le ciel. Et même abandonnées de leur époux, jamais elles ne se révoltent ; elles mènent une vie cuirassée de vertu, les nobles femmes. Que celle qui a été abandonnée par un infortuné, affolé, dont le bonheur était brisé, ne s'irrite pas pour cela contre lui. Tandis qu'il cherchait de quoi apaiser sa faim, des oiseaux lui avaient ravi sa tunique ; il était torturé par les soucis : qu'elle ne s'irrite pas contre lui, la jeune femme au teint bronzé ! » Dès que j'ai entendu ces paroles, je suis revenu ici en toute hâte. Maintenant que tu m'as entendu, c'est à toi de décider ; et annonce aussi la chose au roi. »

Damayantî, dont les yeux s'étaient remplis de larmes en entendant le récit de

Parnâda, se rendit en secret auprès de sa mère et lui dit : « Il ne faut en aucune façon ô mère, faire connaître la chose à Bhîma. Je vais en ta présence donner des instructions à Soudéva, l'excellent brahmane. Mais si tu veux me faire plaisir, il faut que toi tu veilles à ce que le roi Bhîma ne découvre pas mon dessein. Et puisque Soudéva m'a ramenée rapidement à ma famille, qu'aujourd'hui avec le même bonheur Soudéva parte sans tarder. »

Ensuite, quand Parnâda, l'excellent brahmane, se fut reposé de ses fatigues, la noble fille du roi des Vidarbhas l'honora d'abondantes richesses. « Certes, lui dit-elle, tu as fait pour moi plus que nul autre jamais ne fera, puisque grâce à toi, ô excellent brahmane, je serai bientôt réunie à mon époux. » Et lorsque Damayantî lui eut parlé ainsi, le magnanime Parnâda, après avoir encouragé la jeune femme par des bénédictions et des vœux de bonheur, rentra chez lui, satisfait.

Alors Damayantî adressa la parole à Soudéva, et, accablée de douleur et de chagrin, elle lui dit en présence de sa mère : « Va, ô Soudéva, à la ville d'Ayodhyâ et,

comme si tu arrivais par hasard, dis au roi Ritouparna qui y réside : « La fille de Bhîma, Damayantî, va procéder une seconde fois à la cérémonie du choix d'un époux. Les rois et les princes y viennent de toutes parts. La date a été fixée : c'est demain que la cérémonie aura lieu. Si tu veux l'honorer de ta présence, vas-y au plus vite, ô dompteur des ennemis. Au lever du soleil, Damayantî choisira un second époux, car on ne sait si le héros Nala vit encore ou non. » Alors le brahmane Soudéva partit et parla au roi Ritouparna exactement comme Damayantî le lui avait ordonné.

XIX

QUAND il eut entendu ces paroles de Soudéva, le roi Ritouparna dit à Bâhouka en l'encourageant d'une voix caressante : « Je désire aller au pays des Vidarbhas pour assister à la cérémonie où Damayantî va choisir un époux. Je désire y aller en un seul jour, ô toi qui te connais en chevaux. Que t'en semble, ô Bâhouka? »

Quand le roi lui eut adressé la parole en ces termes, le cœur de Nala se déchira de chagrin, et le magnanime pensa : « Est-il possible que Damayantî parle ainsi? Agirait-elle ainsi, affolée par le chagrin? ou bien serait-ce une ruse d'une grande habileté qu'elle aurait imaginée dans mon intérêt? Ah! la fille du roi des Vidarbhas médite de

commettre un crime, la malheureuse; et cela parce qu'elle a été trompée par l'homme vil que je suis, par le criminel que je suis, l'infortunée! Le cœur de la femme est mobile en ce monde, et ma faute est terrible. Peut-être agit-elle ainsi parce que l'absence a détruit son amour, parce qu'accablée de chagrin à cause de moi, elle est au désespoir, la belle jeune femme à la taille gracieuse. Non, jamais elle ne ferait cela, surtout qu'elle a des enfants. Si je vais là-bas, je saurai avec certitude ce qu'il y a là de vrai ou de faux. Je fais plaisir à Ritouparna et j'agis en même temps dans mon propre intérêt. »

Quand il se fut décidé ainsi, Bâhouka, le cœur rempli de tristesse, joignit respectueusement les mains et dit au roi Ritouparna: « J'approuve ta proposition. J'irai, ô roi, en un seul jour, ô tigre parmi les hommes, à la ville des Vidarbhas. » Alors, s'étant rendu à l'écurie sur l'ordre du fils de Bhangâsoura, Bâhouka se mit à examiner les chevaux. Pressé à plusieurs reprises par Ritouparna, Bâhouka s'approcha de chevaux maigres et forts, capables de faire le voyage. C'étaient

des chevaux pleins d'ardeur et de force, des chevaux de bonne race et bien dressés, sans défaut, aux larges naseaux, aux puissantes mâchoires. En les voyant le roi dit, quelque peu irrité : « Que veux-tu donc faire? Il ne faut pas que tu te moques de moi ! Comment ces chevaux faibles et poussifs traîneront-ils mon char? C'est une longue route qu'il s'agit de faire. Comment est-ce possible avec de pareilles bêtes? »

Bâhouka répondit : « Ces chevaux iront jusqu'au pays des Vidarbhas, sans aucun doute. Si tu en veux d'autres, ô roi, parle, et je te les attelle. » Ritouparna reprit : « Tu te connais en chevaux, car tu as de l'expérience, ô Bâhouka. Attelle vite ceux que tu crois bons. »

Alors Nala, en habile cocher, attela au char quatre bons chevaux, de bonne race, bien dresses et rapides. Quand le char fut attelé, le roi y monta en hâte; mais ces excellents coursiers tombèrent sur leurs genoux. Alors le meilleur des hommes, le glorieux roi Nala, s'efforça de calmer ces chevaux pleins d'ardeur et de force. Puis,

saisissant les rênes, Nala, après avoir fait monter le cocher Vârshnéya, voulut partir avec la plus grande rapidité. Et menés selon les règles de l'art par Bâhouka, les excellents coursiers s'élancèrent dans l'espace, étourdissant pour ainsi dire par leur vitesse le maître du char. En voyant les chevaux courir ainsi, rapides comme le vent, le glorieux roi d'Ayodhyâ fut émerveillé. Mais Vârshnéya, en écoutant le bruit retentissant que faisait le char et en observant la manière dont les chevaux étaient conduits, se mit à réfléchir sur la science équestre de Bâhouka : « Hé quoi ! serait-ce Mâtali, le cocher du roi des dieux ? Je me le demande : tellement ce qui caractérise Mâtali apparaît grand chez le héros Bâhouka ! Ou bien serait-ce Çâlihotra, le grand maitre dans la connaissance des races de chevaux, Çâlihotra, qui aurait pris une forme humaine... d'une parfaite beauté ? (*) Ou bien serait-ce le roi Nala, le vainqueur des villes ennemies ? En effet, je remarque

(*) Ces paroles sont ironiques, puisque Bâhouka a un corps difforme. Cette ironie toutefois est assez étrange. Il est probable que le texte est corrompu.

chez Bâhouka la même science que chez Nala; et de plus l'âge de Bâhouka est le même que celui de Nala. Mais je doute à cause de la difformité des membres.

C'est ainsi qu'hésitait sans cesse et délibérait dans son cœur Vârshnéya, le cocher de Pounyaçloka. Cependant Ritouparna, le roi des rois, observait aussi la science équestre de Bâhouka ainsi que les grands efforts qu'il faisait; et il en éprouvait une joie extrême.

XX

Il franchit avec rapidité des fleuves et des montagnes, des forêts et des rivières, comme un oiseau qui vole au ciel. Mais tandis que le char roulait ainsi, le fils de Bhangâsoura, le vainqueur des villes ennemies, vit tomber à terre son manteau. En toute hâte, à peine le vêtement était-il tombé, le roi magnanime dit à Nala : « Je vais le reprendre, arrête, ô intelligent cocher, ces chevaux rapides, et que Vârshnéya cependant me rapporte ici mon manteau. »

Nala lui répondit : « Ton manteau est tombé loin d'ici. Nous avons fait une lieue depuis. Il n'est pas possible de le ramasser. »

Quand Nala lui eut parlé ainsi, le roi ne fut guère satisfait. Il aperçut dans la forêt un

vibhîtaka tout couvert de fruits. A sa vue, le roi dit brusquement à Bâhouka : « Vois à ton tour, cocher, quelle est ma force incomparable dans l'art de compter. Nul ne connaît tout. Personne n'est savant en toute chose. Jamais la totalité de la science ne se trouve en un seul homme. Tu vois les feuilles et les fruits qui sont sur cet arbre, ô Bâhouka, et ceux qui sont tombés ici. Il y en a là cent un. Ici il y a une feuille et un fruit de plus. Et sur ces deux branches, il y a cinquante millions de feuilles. Prends ces deux branches et les petits rameaux : tu trouveras deux mille et quatre-vingt-dix-neuf fruits. »

Alors, ayant arrêté les chevaux, Bâhouka dit au roi : « Tu te vantes, ô roi, d'une chose qui échappe à ma vue, ô fléau des ennemis! Mais à tes yeux, ô grand roi, je vais abattre le vibhîtaka; car, quant à moi, je ne sais pas s'il en est ainsi ou non. Je compterai les fruits, ô roi, sous tes yeux. Que pour un instant Vârshnéya tienne les rênes des chevaux. »

Le roi répondit à son cocher : « Ce n'est pas le moment de s'attarder! »

Mais Bâhouka répliqua en faisant un suprème effort : « Attends un instant. Ou bien, si tu es pressé, voilà le chemin qui te conduira sûrement au but ; pars avec Varshnéya comme cocher ! »

Ritouparna reprit d'une voix caressante : « Il n'y a point sur terre un conducteur de char comme toi, ô Bâhouka. C'est à cause de toi que je veux aller au pays des Vidarbhas, ô toi qui connais l'art de gouverner les chevaux. Je me suis fié à toi. Ne t'oppose pas à mon désir ; et je t'accorderai la faveur que tu me demanderas, ô Bâhouka, si, me menant au pays des Vidarbhas, tu m'y fais voir encore aujourd'hui le soleil. »

Bâhouka dit alors : « Dès que j'aurai compté les fruits du vibhîtaka, je te conduirai au pays des Vidarbhas. Accorde-moi ce que je te demande. »

Comme à regret, le roi lui répondit : « Eh bien ! compte. »

Nala descendit du char aussitôt et abattit l'arbre. Puis, rempli d'étonnement, il dit au roi : « J'ai compté et il y a exactement autant de fruits que tu l'as dit. Ta

force dans l'art de calculer, je le vois, ô roi, est merveilleuse! Je désire apprendre la science qui permet de connaître de pareilles choses, ô roi. »

Alors le roi, qui avait hâte de partir, lui répondit : « Sache que je connais le secret du jeu de dés et que je suis très habile dans l'art de calculer. »

Et Bâhouka lui dit : « Donne-moi cette science et reçois de moi en échange le secret de la science équestre, ô taureau parmi les hommes. »

Alors le roi Ritouparna, à cause de l'importance de l'affaire et à cause de son grand désir de connaître la science équestre, répondit à Bâhouka : « Soit! Reçois, selon ton désir, ce suprême secret de la science des dés. Le secret de la science équestre reste en toi comme un gage qui m'appartient, ô Bâhouka! »

Ayant ainsi parlé, Ritouparna donna sa science à Nala, et dès que celui-ci connut le secret du jeu de dés, le démon Kali sortit de son corps, vomissant sans cesse l'âcre venin du serpent Karkotaka. Alors le feu de la ma-

lédiction s'échappa de Kali, que ce feu torturait, et Kali, délivré du venin, reprit sa forme véritable.

Rempli de colère, Nala, le souverain des Nishadhas, voulut le maudire. Mais Kali épouvanté lui dit en tremblant et en joignant les mains : « Retiens ta colère, ô roi. Je te donnerai la plus grande gloire. La mère d'Indraséna, dans sa colère, m'a maudit lorsqu'elle s'est trouvée abandonnée de toi, et depuis lors j'ai été cruellement torturé. C'est en proie à un mal affreux, ô invincible, que j'ai habité en toi, ô roi des rois; car le venin du roi des serpents me brûlait nuit et jour. J'implore ta protection. Écoute ce que je vais te dire : Les hommes qui en ce monde te célébreront sans relâche, ne connaîtront jamais la terreur que j'inspire, si, alors qu'en proie à la peur je t'implore, tu ne me maudis pas ! »

Lorsque Kali lui eut adressé la parole en ces termes, le roi Nala retint sa colère. Nul autre, du reste, n'aperçut Kali, tandis qu'il parlait au roi des Nishadas. Alors délivré de son mal, le roi des Nishadhas, l'exterminateur

des héros ennemis, remonta plein d'ardeur sur le char, et partit avec les chevaux rapides. Les excellents coursiers volaient ainsi que des oiseaux, et sans cesse Nala les excitait, le cœur rempli de joie. Le visage tourné vers le pays des Vidarbhas, il allait, le roi glorieux!

Cependant, quand Nala se fut éloigné, Kali de son côté rentra chez lui. Désormais le roi Nala, le maître de la terre, était délivré de son mal : il était délivré de Kali et privé seulement de sa beauté.

XXI

Quand l'intrépide Ritouparna arriva le soir chez les Vidarbhas, on annonça aussitôt sa venue au roi Bhîma; et sur l'invitation de Bhîma, le roi Ritouparna entra dans la ville de Koundina, faisant retentir du bruit de son char toutes les régions de l'espace. Alors les chevaux de Nala qui étaient dans la ville entendirent le bruit du char, et dès qu'ils l'entendirent, ils se réjouirent comme autrefois en présence de Nala.

Or Damayantî entendit aussi ce fracas du char de Nala, pareil à la voix profonde d'un nuage qui tonne dans la saison des pluies; et la fille du roi des Vidarbhas songea que le bruit des chevaux était le même que lorsqu'autrefois les rapides coursiers de Nala

étaient menés par Nala en personne; et ainsi pensèrent aussi les chevaux. Et les paons sur la terrasse du palais, et les éléphants dans les écuries, et les chevaux aussi, entendirent le bruit du char de ce maître de la terre. Et dés qu'ils entendirent le bruit retentissant du char, les éléphants et les paons se mirent à crier en dressant la tête, comme pour appeler le grondement des nuées.

Damayantî dit alors : « Ce bruit du char qui remplit pour ainsi dire la terre, réjouit mon cœur ! C'est le roi Nala !... Ah ! si aujourd'hui je ne vois pas Nala, lui dont le visage a l'éclat de la lune, lui, le héros aux vertus innombrables, je périrai sans aucun doute. Si aujourd'hui je n'obtiens pas la douce étreinte des bras de ce héros, je ne vivrai pas davantage, sans aucun doute. Si ce n'est pas le roi des Nishadas qui, avec un bruit de tonnerre, s'approche de moi, aujourd'hui même je me jetterai dans le feu aux flammes d'or, dans le feu qui dévore l'offrande ! Je ne me souviens d'aucun mensonge, je ne me souviens d'aucune offense, d'aucune promesse que je n'aurais pas tenue, même lorsqu'il

s'agissait de choses sans importance. Mon Nala est un maître patient et un héros, un homme généreux qui l'emporte sur tous les rois... Et en secret, il agirait d'une manière vile, comme un eunuque?... Toute à lui, nuit et jour je pense à ses vertus, et mon cœur privé du bien-aimé, se déchire de chagrin! »

En se lamentant ainsi, l'esprit égaré pour ainsi dire, elle monta sur la terrasse du grand palais, poussée par le désir de voir Pounyaçloka. Et de là elle aperçut au milieu de la cour le roi Ritouparna, qui se trouvait sur le char, avec Vârshnéya et Bâhouka. Alors Vârshnéya et Bâhouka descendirent de ce char excellent, dételèrent les chevaux et arrêtèrent le char. Et le roi Ritouparna étant descendu de son siège, se rendit auprès du grand roi Bhîma, à l'intrépidité terrible. Et quoiqu'il fût arrivé brusquement, à l'improviste, Bhîma le reçut avec les plus grands honneurs. Bhîma ignorait en effet la ruse de Damayantî. Il ne savait pas que c'était pour obtenir la main de sa fille que le roi était venu.

« Quelle est donc l'affaire qui t'amène?

demanda le roi Bhîma. Sois le bienvenu ! »

Cependant le roi Ritouparna, le sage et valeureux héros, ne voyait là ni roi, ni prince, n'entendait faire aucune allusion à la cérémonie du choix d'un époux et ne voyait point d'assemblée de prètres, ni aucun autre préparatif en vue de cette cérémonie. C'est pourquoi réfléchissant à cela dans son cœur, le roi de Koçala répondit : « Je suis venu pour te saluer. »

Mais le roi Bhîma se mit à sourire et songea dans son cœur : « Il a fait plus de cent lieues pour me saluer ! Le motif qu'il donne de son voyage est bien futile. Plus tard je saurai un jour quel est le vrai motif. Ce n'est pas cela. » Le roi le congédia donc après lui avoir offert les présents de l'hospitalité : « Repose-toi ; tu es fatigué », lui dit-il à plusieurs reprises. Et après avoir été généreusement traité, le cœur joyeux, content de son hôte qui était content de lui, le roi Ritouparna, accompagné des serviteurs du roi Bhîma, entra dans les appartements qui lui avaient été indiqués.

Lorsque le roi Ritouparna se fut éloigné

avec Vârshnéya, Bâhouka se rendit avec le char à l'écurie. Et après avoir dételé les chevaux, après les avoir soignés selon les règles de l'art, après les avoir flattés et réconfortés, il s'assit sur le siège.

Cependant Damayantî, accablée de chagrin, avait vu le roi Ritouparna ainsi que le fils de cocher Vârshnéya et aussi Bâhouka dans le triste état où il se trouvait; et la fille du roi des Vidarbhas se mit à réfléchir : « Qui donc a fait ainsi retentir son char? Le bruit qu'il faisait était aussi grand que celui du char de Nala, et pourtant je ne vois point le roi des Nishadhas! Vârshnéya aura sans doute appris cette science; et c'est grâce à lui que le bruit de ce char était aujourd'hui aussi retentissant que celui du char de Nala. Ou bien Ritouparna serait-il aussi habile cocher que Nala? Le bruit de son char est le même que celui du char de Nala.» Ayant ainsi médité, la belle Damayantî envoya une messagère à la recherche du roi des Nishadhas.

XXII

DAMAYANTÎ parla ainsi : « Va, Kéçinî, sache quel est ce cocher assis sur le siège du char, cet homme difforme, aux bras trop courts. Aborde-le adroitement, ô belle; et d'une voix douce, avec prudence, interroge cet homme soigneusement, ô femme irréprochable. Je suis à son sujet dans une grande incertitude. Serait-ce le roi Nala? et la joie de mon âme et la paix de mon cœur? A la fin de l'entretien, répète lui les paroles de Parnâda, et fais attention, ô belle, à ce qu'il répondra, ô femme irréprochable! »

Alors, attentive à la tâche qui lui avait été confiée, la messagère se rendit auprès de Bâhouka et lui adressa la parole en ces termes, tandis que la belle Damayantî, du

haut de la terasse du palais, regardait : « Je te souhaite la bienvenue, ô Indra parmi les hommes, dit Kéçinî, je te salue! Écoute, je te prie, ô taureau parmi les hommes, les paroles de Damayantî : Quand êtes-vous partis? et dans quel but êtes-vous venus ici? Dis-moi cela exactement. La fille du roi des Vidarbhas désire le savoir. »

Bâhouka répondit : « Le roi magnanime de Koçala a appris qu'on allait une seconde fois procéder à la cérémonie du choix d'un époux pour Damayantî. Il a appris cela d'un brahmane qui lui a dit : « La cérémonie doit avoir lieu demain! » A cette nouvelle le roi est parti avec des chevaux capables de faire cent lieues en un jour, rapides comme le vent, excellents. Et moi, je suis son cocher. »

Kéçinî dit alors : « Mais celui qui est avec vous? le troisième? d'où est-il? A qui appartient-il? Et toi, à qui appartiens-tu? Et comment cet emploi t'a-t-il été confié? »

Bâhouka répondit : « Cet homme est un cocher de Nala, célèbre sous le nom de Vârshnéya. Après la fuite de Nala, ô belle, il s'est rendu auprès du fils de Bhangâsoura.

Quant à moi, je suis aussi un habile connaisseur en chevaux, et je suis expérimenté dans l'art de les conduire. Et j'ai été choisi par Ritouparna pour exercer les fonctions de cocher et pour faire la cuisine. »

Kéçinî dit alors: « Mais Vârshnéya sait-il où s'en est allé le roi Nala ? et comment ? Et te l'aurait-il raconté, ô Bâhouka? »

Bâhouka répondit : « Après avoir laissé ici-même les deux enfants de Nala, à cause de l'odieuse conduite de celui-ci, Vârshnéya s'en est allé où bon lui semblait. Il ne sait rien du roi des Nishadhas, et nul autre ne sait rien de Nala, ô glorieuse jeune femme. Ayant perdu sa beauté, ce seigneur de la terre erre en ce monde, déguisé. Il n'y a que Nala lui-même qui connaisse Nala, lui-même et celle qui lui est le plus proche. Car jamais Nala ne révèle les signes qui le caractérisent. »

Kéçinî dit alors : « Ce brahmane, qui est allé à Ayodhyâ la première fois, répétait sans cesse les paroles d'une femme, les paroles que voici : « Où donc as-tu fui, misérable joueur, après avoir coupé la moitié de mon vêtement, après avoir abandonné

dans la forêt, pendant son sommeil, ton épouse aimante et chérie, ô bien-aimé? Ainsi que tu le lui as ordonné, elle est là qui t'attend, la pauvre jeune femme, le cœur consumé de chagrin, et vêtue seulement de la moitié de sa tunique. Elle pleure sans cesse, en proie à sa douleur, ô roi. Aie pitié d'elle, ô héros, et réponds lui! » La réponse qu'après avoir entendu ces paroles, tu fis alors à ce brahmane, cette réponse, la fille du roi des Vidarbhas désire l'entendre encore une fois.»

Lorsque Kéçini eut parlé ainsi, le cœur de Nala fut profondément ému et ses yeux se remplirent de larmes. Mais il dompta la douleur qui le torturait, le seigneur de la terre, et d'une voix que les larmes rendaient indistincte, il répéta ces paroles : « Certes, même lorsqu'elles sont tombées dans la misère, les femmes nobles se protègent elles-mêmes, les femmes vertueuses, qui gagnent le ciel. Et même abandonnées de leur époux, jamais elles ne se révoltent; elles mènent une vie cuirassée de vertu, les nobles femmes. Que celle qui a été abandonnée par un infortuné, affolé, dont le bonheur était brisé, ne s'irrite

pas pour cela contre lui. Tandis qu'il cherchait de quoi apaiser sa faim, des oiseaux lui avaient ravi sa tunique; il était torturé par les soucis : qu'elle ne s'irrite pas contre lui, la jeune femme au teint bronzé! »

En parlant ainsi, Nala, en proie à la plus profonde douleur, ne put retenir ses larmes et se mit à pleurer. Alors Kéçinî s'éloigna et alla rendre compte à Damayantî de tout ce qui avait été dit et de l'émotion de Bâhouka.

XXIII

DAMAYANTÎ à ce récit fut profondément affligée, et soupçonnant que c'était Nala, elle dit à Kéçinî : « Va, Kéçinî, une seconde fois. Surveille Bâhouka; et quoiqu'il fasse, observe avec soin ce qu'il fait. Et il ne faut pas, s'il est dans l'embarras, lui donner de feu; et il ne faut point s'empresser de lui donner de l'eau s'il en demande. Et tu me rapporteras les signes divins ou humains que tu auras remarqués en Bâhouka et toute autre chose que tu auras pu apercevoir. »

Quand Damayantî lui eut adressé la parole en ces termes, Kéçinî s'en alla; et puis, quand elle eut remarqué les signes caractéristiques de l'habile connaisseur en chevaux, elle revint. Et elle rendit compte à

Damayantî de tout ce qui était arrivé et des signes caractéristiques, divins ou humains, qu'elle avait remarqués en Bâhouka : « Cet homme, dit-elle, est d'une extrême propreté dans tout ce qu'il fait. Jamais je n'ai vu un homme pareil; jamais je n'ai entendu parler, ô Damayantî, d'un homme pareil. Quand il veut passer sous une porte basse, jamais il ne baisse la tête; mais dès qu'il la regarde, la porte s'élève à point selon son désir. Pour le repas de Ritouparna, le roi a fait envoyer là-bas des victuailles en grande abondance et beaucoup de viande de boucherie. Pour passer à l'eau cette viande on a apporté des vases. Ces vases, dès que cet homme les a regardés, se sont remplis. Puis lorsqu'il eut achevé de laver la viande, Bâhouka ramassa une poignée de brins de paille et les exposa au soleil ; et soudain s'enflamma le feu qui porte les offrandes. Émerveillée à la vue de ce prodige, je suis revenue ici. Et j'ai remarqué chez cet homme encore une autre grande merveille : c'est qu'il touche le feu sans se brûler, ô belle. Et j'ai vu encore une autre très grande merveille : c'est qu'après avoir

ceuilli des fleurs, il les a froissées lentement dans ses mains; et froissées par ses mains, ces fleurs se redressent parfumées. »

Lorsque Damayantî eut appris ce que faisait Pounyaçloka, elle pensa que c'était bien Nala qui était arrivé et qui par ses actes mêmes s'était trahi. Et soupçonnant que c'était son époux Nala qui avait pris la figure de Bâhouka, d'une voix caressante, elle dit en pleurant à Kéçinî : « Va encore une fois et, sans que Bâhouka s'en aperçoive, prends dans sa cuisine un morceau de viande cuite préparé par lui, et apporte-le moi, ô belle. »

Kéçinî se rendit auprès de Bâhouka, enleva le morceau de viande et l'apporta aussitôt à Damayantî. Et celle-ci, qui bien souvent autrefois avait mangé avec plaisir la viande préparée par Nala, dès qu'elle l'eut goûté, pensa que le cocher était Nala ; et, profondément affligée, elle poussa un grand cri. En proie à la plus vive émotion, après s'être purifié la bouche, elle envoya ses deux enfants avec Kéçinî.

Dès que Bâhouka eut reconnu Indrasénâ et son frère, il s'élança vers eux, lui, le roi,

et en les embrassant, il les serra sur son cœur. En présence de ses deux enfants, semblables aux enfants des dieux, Bâhouka, pénétré de douleur se mit à pleurer et à gémir.

Alors, le roi des Nishadhas, ayant ainsi à plusieurs reprises témoigné son émotion, éloigna de lui tout à coup les deux enfants et dit à Kéçinî : « Ces deux enfants, ô belle, ressemblent fort à mes enfants. Voilà pourquoi, en les voyant tout à coup, j'ai versé des larmes. Mais à te voir souvent ici, les gens pourraient te soupçonner de quelque faute ; et je suis étranger au pays. Va-t-en, ô belle, où tu voudras. »

XXIV

KÉÇINÎ cependant avait remarqué toute l'émotion du sage Pounyaçloka, et étant revenue au plus vite, elle en rendit compte à Damayantî. Alors Damayantî brûlant douloureusement du désir de revoir Nala, envoya Kéçinî auprès de sa mère: « J'ai beaucoup observé Bâhouka, lui disait-elle, car je soupçonnais que c'était Nala. Son extérieur seul me fait douter encore et je désire me rendre compte par moi-même. Qu'on l'introduise, ô mère, ou permets-moi d'aller auprès de lui Au su ou à l'insu de mon père, il faut que tu décides la chose. »

Lorsque la fille du roi des Vidarbhas lui eut adressé ce message, la reine parla à Bhîma et le roi acquiesça au désir de sa fille.

Autorisée par son père et sa mère, Damayantî fit introduire Nala dans son appartement.

En voyant tout à coup Damayantî, le roi Nala, pénétré de chagrin et de douleur, fondit en larmes.

Et Damayantî, en voyant alors Nala dans l'état où il se trouvait, fut pénétrée d'un violent chagrin, la noble jeune femme. Puis vêtue de rouge sombre, les cheveux tressés, couverte de poussière et de boue, Damayantî adressa à Bâhouka ces paroles : « As-tu vu jadis, ô Bâhouka, un homme passant pour vertueux qui abandonna dans une épaisse forêt son épouse endormie et s'en alla? Qui donc pourrait abandonner dans la forêt déserte une épouse innocente et chérie, accablée de fatigue, et s'en aller, excepté Nala Pounyaçloka, le héros à la bonne renommée? Quelle offense ai-je donc commise par étourderie envers ce maître de la terre qui, tandis que j'étais plongée dans un profond sommeil, m'a abandonnée dans l'épaisse forêt et s'en est allé? Lui que j'ai choisi jadis pour époux, en refusant, aux yeux de tous, les offres des dieux, comment a-t-il pu abandonner son

épouse dévouée et aimante, la mère de ses enfants? En présence du feu sacré, il m'a pris la main; et à la face des dieux, il m'a juré qu'il serait mon protecteur. Qu'est donc devenu ce serment? » Et tandis que Damayantî disait tout cela, nées de son chagrin, d'abondantes larmes douloureusement coulaient de ses yeux.

Alors voyant ces pleurs couler de ces yeux si noirs aux paupières rougies, Nala dit à l'épouse affligée : « Si j'ai perdu mon royaume, ce n'est pas moi qui en suis cause; c'est Kali qui en est cause, ô femme timide, comme il est cause aussi de ce que je t'ai abandonnée. Mais jadis, lorsque dans la forêt, accablée de chagrin, tu me pleurais nuit et jour, tu as frappé le méchant d'une terrible malédiction. Et c'est brûlé par ta malédiction que Kali a habité en moi. Brûlé sans cesse par ta malédiction, il était comme du feu dans du feu. Par mes efforts et mes austérités, je l'ai vaincu, et ce doit être là, ô belle, la fin de nos malheurs. Mais comment une femme peut-elle jamais abandonner un époux aimant et dévoué pour en

choisir un autre, comme tu veux le faire, ô faible femme ? Des messagers parcourent la terre entière sur l'ordre du roi, annonçant que la fille de Bhîma va choisir un nouvel époux. »

Lorsque Damayantî eut entendu cette plainte de Nala, elle joignit les mains et, toute tremblante, remplie d'effroi, elle dit à Nala : « Il ne faut pas, seigneur, que tu me soupçonnes d'une faute, car pour te choisir, ô roi des Nishadhas, j'ai refusé les dieux ! C'est pour te retrouver que des brahmanes sont allés partout, chantant en vers mes paroles, à tous les points de l'horizon. Alors, un sage brahmane du nom de Parnâda, ô roi, te rencontra à Ayodhyâ, dans la demeure de Ritouparna. Comme il avait fidèlement fait entendre mes paroles et m'avait de même rapporté ta réponse, j'ai imaginé cette ruse, ô roi, pour t'attirer ici ; car personne excepté toi, ô maître de la terre, ne peut avec des chevaux faire cent lieues en un seul jour, ô roi ! Laisse-moi toucher tes pieds, ô maître de la terre, sur la foi de ce serment, que même en pensée je n'ai commis aucune faute.

Voici le dieu qui jamais ne s'arrête, Vâyou, le vent, qui passe sur la terre, témoin de toute chose : qu'il m'arrache la vie, si j'ai commis un péché! De même le soleil, le dieu aux rayons brûlants, passe au dessus du monde éternellement : qu'il m'arrache la vie, si j'ai commis un péché! Le dieu de la lune voit au dedans de tous les êtres ainsi qu'un témoin : qu'il m'arrache la vie, si j'ai commis un péché! Ces trois dieux soutiennent tout entier l'univers des trois mondes. Qu'ils parlent selon la vérité et m'abandonnent à mon sort! »

Lorsqu'elle lui eut adressé la parole en ces termes, Vâyou parla ainsi du sein de l'atmosphère : « Elle n'a point péché, Nala, je te le dis en vérité. O roi, le riche trésor des vertus de Damayantî a été bien gardé. Pendant trois ans, nous avons été les témoins et les protecteurs de sa vie, et c'est dans ton intérêt qu'elle a eu recours à cette ruse incomparable : il n'est pas d'homme en effet, excepté toi, qui pour venir ici puisse faire cent lieues en un jour. La fille de Bhîma est digne de toi et tu es digne d'elle, ô roi.

N'hésite pas. Unis-toi à ton épouse ! »

Et tandis que Vâyou parlait ainsi, une pluie de fleurs tombait du ciel, les timbales des dieux retentissaient et une brise bienfaisante soufflait. Quand il vit ce grand prodige, le roi Nala rejeta le soupçon qu'il avait au sujet de Damayantî. Alors se souvenant du roi des serpents, le roi Nala revêtit la tunique immaculée, et aussitôt il repris sa forme véritable. Et lorsque la fille de Bhîma vit son époux tel qu'il était vraiment, elle poussa un grand cri, la jeune femme irréprochable, en embrassant Pounyaçloka. Et le roi Nala, resplendissant comme autrefois, embrassa Damayantî et accueillit avec joie, ainsi qu'il convient, ses deux enfants. Alors pressant sur sa poitrine le visage de Nala, la belle jeune femme aux yeux allongés, accablée de douleur, se mit à soupirer. Et de même le héros, tigre parmi les hommes, serrant dans ses bras la jeune femme au pur sourire dont les membres étaient souillés de poussière, resta longtemps plongé dans la tristesse.

Alors la mère de Damayantî raconta avec joie à Bhîma tout ce qui était arrivé à

Damayantî et à Nala. Et le grand roi dit alors : « Dès qu'il aura fait ses ablutions, je veux, demain matin, voir Nala réuni à Damayantî, après qu'il aura passé une heureuse nuit. » Alors les deux époux passèrent ensemble une nuit délicieuse, se racontant le passé et toutes leurs aventures dans la forêt. Dans la maison du roi Bhîma, désireux tous les deux de se donner l'un à l'autre le bonheur, qu'ils demeurent le cœur en joie, Nala et la fille du roi des Vidarbhas! Ainsi après trois ans, réuni à son épouse, Nala, satisfait dans tous ses désirs, atteignit la suprême félicité. Et Damayantî, ayant retrouvé son époux, se réjouit, réconfortée, comme la terre qui reçoit la pluie, lorsque les blés commencent à mûrir.



XXV

AYANT ainsi passé la nuit, le roi Nala richement paré, accompagné de Damayantî, alla voir à l'heure dite le roi Bhîma. Bhîma le reçut comme un fils, avec la plus grande joie; et après l'avoir dignement honoré, le puissant souverain le félicita. Le roi Nala accepta ces honneurs, comme les lois de la bienséance le prescrivent, et présenta son hommage à Bhîma, comme il convient. Alors s'éleva dans la ville une grande clameur de joie : c'était la foule qui se réjouissait de voir Nala tel qu'il était redevenu. Les rues, arrosées et jonchées de fleurs diaprées, étaient richement ornées; et devant chaque porte on avait effeuillé des fleurs.

Et Ritouparna aussi apprit que c'était

Nala qui était caché sous les traits de Bâhouka et que Nala s'était réuni à Damayantî; et le roi Ritouparna s'en réjouit. Ayant prié le roi Nala de se rendre auprès de lui, il lui présenta ses excuses : « Grâce au ciel te voilà réuni à ton épouse, seigneur, lui dit-il en l'accueillant avec plaisir. Je n'ai certes commis aucune offense envers toi, ô roi des Nishadhas, lorsque tu habitais inconnu dans ma maison, ô maître de la terre. Si cependant, soit avec intention, soit par inadvertence, j'ai fait quelque chose que je n'aurais pas dû faire, pardonne le moi. »

Nala lui répondit : « Tu n'as commis envers moi aucune offense même légère, ô roi; et quand bien même tu en aurais commis une, je ne t'en voudrais pas, car je devrais te pardonner. Depuis toujours en effet tu es mon ami et mon parent, ô roi. A l'avenir accorde-moi encore ton affection. Comme tu contentais tous mes désirs, j'étais heureux d'habiter près de toi. Je n'étais pas dans ma propre demeure, ô roi, aussi bien que j'ai toujours été dans la tienne. Et quant à cette science équestre que je possède, elle

t'appartient. Je vais, si tu veux, te la remettre, ô roi. »

Après avoir parlé ainsi, le roi des Nishadhas donna sa science à Ritouparna, et celui-ci la reçut selon la méthode prescrite par les règles. Et lorsqu'il fut en possession des secrets de la science équestre, le roi, fils de Bhangâsoura, prit un autre cocher et s'en retourna dans sa ville. Ritouparna parti, Nala resta encore quelque temps dans la ville de Koundina.

XXVI

APRÈS un mois de séjour, le roi des Nishadhas prit congé de Bhîma, et, suivi d'une escorte peu nombreuse, il sortit de la ville pour se rendre au pays des Nishadhas. Il partit avec un seul char resplendissant, mais non moins de seize éléphants, cinquante chevaux et six cents fantassins. Et, dans sa course rapide, faisant en quelque sorte trembler la terre, le roi magnanime, rempli de colère, entra en hâte dans sa ville. Aussitôt, Nala, fils de Vîraséna, se rendit auprès de Poushkara et lui dit : « Recommençons à jouer ! J'ai acquis d'abondantes richesses. Damayantî et tout ce que je possède : voilà mon enjeu ! Le tien, Poushkara, ce sera le royaume. Voilà ce que j'ai décidé !

En un seul coup, si tu veux, jouons même notre vie. Lorsque par une victoire au jeu l'on a gagné les biens de son adversaire, que ce soit un royaume ou toute autre richesse, il faut lui accorder la revanche : c'est là un devoir sacré ! Et si tu ne veux pas jouer, que commence le jeu de la bataille ! Qu'un combat singulier en char procure la paix, roi, ou à toi ou à moi ! Ce royaume, qui est héréditaire, il faut que, de toute façon, par n'importe quel moyen, je m'efforce de le reconquérir : tel est l'enseignement des anciens sages. Choisis aujourd'hui même un de ces deux partis, Poushkara : ou bien jouons aux dés, ou bien tendons l'arc pour le combat! »

Lorsque le roi des Nishadhas lui eut parlé ainsi, Poushkara, croyant que sa victoire était certaine, répondit en riant au maître de la terre : « Tant mieux, si tu as acquis des richesses pour la revanche, Nala ! Et tant mieux, si les malheurs de Damayantî ont pris fin ! Parée de ces richesses mêmes que j'aurai gagnées, elle me servira certainement, comme les nymphes du ciel servent Indra. Sans cesse je pensais à toi, et même

je t'attendais, Nala. Avec les gens qui ne sont pas mes amis je n'ai point de plaisir au jeu. Mais quand aujourd'hui j'aurai gagné l'irréprochable Damayantî aux hanches gracieuses, mes vœux seront accomplis, car elle est toujours chère à mon cœur. »

En entendant les paroles de cet inepte bavard, Nala exaspéré eut envie de lui couper la tête avec son épée. Mais avec un sourire, alors que ses yeux étaient encore rouges de colère, Nala lui dit aussitôt : « Nous jouons ! Pourquoi bavardes-tu ? Quand tu seras vaincu, tu ne bavarderas plus. »

Alors commença le jeu de Poushkara et de Nala ; et en un seul coup Poushkara fut vaincu par le héros Nala. Et ayant vaincu Poushkara, le roi dit en riant : « Ce royaume désormais inébranlable et délivré de ses ennemis, m'appartient tout entier. Toi, rebut des rois, tu ne pourras point voir la fille des Vidarbhas. Toi, avec toute ta suite, insensé, te voilà tombé au rang de ses esclaves ! Mais ce n'est point par toi que j'ai été vaincu jadis : c'est par Kali. Et toi, insensé, tu ne t'en doutes pas ! Je ne t'imputerai point le crime

commis par un autre. Vis comme tu voudras. Je t'accorde la vie . . . Je te laisse aussi tes biens et ta part de l'héritage parternel. Et mon affection aussi te reste, ô héros : n'en doute pas. Et jamais mon amitié ne t'abandonnera, car tu es mon frère, Poushkara. Puisses-tu vivre cent années ! »

Ainsi le valeureux Nala consola son frère, et après l'avoir embrassé à plusieurs reprises, il lui dit qu'il pouvait rentrer dans sa ville.

Quand le roi des Nishadhas l'eut ainsi consolé, Poushkara lui répondit, le saluant respectueusement en joignant les mains : « Que ta gloire soit éternelle ! Puisses-tu vivre heureux dix mille ans, toi qui me laisses la vie et mon rang, ô roi ! »

Ainsi traité par le roi, le prince resta un mois à sa cour. Puis Poushkara, le cœur joyeux, accompagné de ses gens, partit pour sa ville. Lorsque Poushkara fut parti, chargé de richesses et sans avoir subi aucun dommage, le roi, dans toute sa gloire, fit son entrée dans la ville somptueusement ornée. Et les habitants de la ville et ceux de la

campagne, tous, joignant les mains, avec les ministres à leur tête, s'écrièrent, frémissant de joie : « Aujourd'hui nous sommes heureux, ô roi, dans la ville et dans la campagne ; et nous sommes venus pour te rendre hommage à nouveau, comme les dieux rendent hommage à Indra ! »

Quand la ville joyeuse eut retrouvé le calme, quand la grande fête fut terminée, le roi avec une grande armée alla chercher Damayantî. Et le père de Damayantî, l'exterminateur des héros ennemis, le très magnanime Bhîma, à la bravoure terrible, après avoir comblé sa fille des présents de l'hospitalité, la laissa partir. Et quand la fille du roi des Vidarbhas fut arrivée avec ses enfants, le roi Nala vécut heureux, comme le roi des dieux dans son paradis. Ainsi, devenu fameux parmi les rois de l'Inde, il régna de nouveau, couvert de gloire, sur son royaume reconquis.

FIN

INDEX ALPHABÉTIQUE

Açvin. — Les deux Açvins, littéralement « les deux cavaliers » ou « les deux chevaliers », sont des dieux jumeaux, analogues aux Dioscures de la mythologie grecque. Fils du Ciel et frères de l'Aurore, ils sont merveilleusement beaux.

Âditya. — Les Âdityas, les fils d'Aditi, la déesse mère, sont sept grands dieux du panthéon védique. Âditya, au singulier, désigne le soleil.

Agni. — Le dieu du feu, le dieu qui se nourrit de l'offrande et qui porte l'offrande aux dieux.

Atri. — Un des grands rishis, un des grands Voyants, un des grands saints de la tradition védique.

Ayodhyâ. — La capitale du pays des Koçalas, aujourd'hui Oude, ville située sur la Gogra, affluent du Gange.

Bhrigou. — Un des grands rishis, un des grands saints de la tradition védique.

Çâlihotra. — Çâlihotra est le nom d'un rishi qui est considéré comme le créateur de la science équestre et comme le patron des cochers.

Çatchî. — La déesse Çatchî, l'épouse d'Indra.

Çrî. — La déesse de la fortune et de la beauté.

Daïtya. — Les Daïtyas, fils de Diti, sont des démons, ennemis des dieux.

Dânava. — Les Dânavas, fils de Danu, sont des démons, ennemis des dieux.

Dvâpara. — Ce terme désigne l'un des deux plus mauvais coups du jeu de dés et de là ce coup personnifié, le mauvais génie Dvâpara. Ce terme désigne aussi le troisième âge du monde.

Gandharva. — Les Gandharvas sont les musiciens célestes.

Indra. — Le roi des dieux, le vainqueur des démons.

Kali. — Ce terme désigne le plus mauvais coup du jeu de dés et de là ce coup personnifié, le mauvais génie Kali, le démon du jeu. Ce terme désigne aussi le qua-

trième âge du monde, la triste époque où nous vivons actuellement.

Koçala. — Le pays des Koçalas avait pour capitale Ayodhyâ. C'est aujourd'hui le pays d'Oude.

Koundina. — La capitale du pays des Vidarbhas.

Manou. — Le sage et pieux Manou, l'ancêtre du genre humain.

Marout. — Les Marouts, divinités des vents, sont les compagnons d'Indra.

Mâtali. — Le cocher d'Indra.

Nahousha. — Un des grands rois des temps légendaires.

Nârada. — Un des grands rishis, un des grands saints de la tradition védique.

Parvata. — Un des grands rishis, un des grands saints de la tradition védique.

Râkshasa. — Les Râkshasas sont des démons, ennemis des dieux et des hommes.

Rishi. — Les Rishis sont les Voyants, les saints qui ont vu et révélé les Védas.

Soma. — Le breuvage divin, la liqueur enivrante que l'on offre aux dieux dans le sacrifice de soma. Soma est aussi le nom du dieu de la lune.

Vala. — Un démon vaincu et tué par Indra.

Varouna. — Le dieu des eaux.

Vasishtha. — Un des grands rishis, un des grands saints de la tradition védique.

Vasou. — Les Vasous forment une des classes supérieures des dieux.

Vâyou. — Le dieu du vent.

Véda. — Le Véda, la science sacrée, l'ensemble des textes sacrés révélés aux hommes par les rishis, les Voyants. Il y a quatre Védas : le Rig-Véda ou Véda des stances, le Yadjour-Véda ou Véda des formules rituelles, le Sâma-Véda ou Véda des mélodies sacrées, l'Atharva-Véda ou Véda des incantations.

Vritra. — Un démon vaincu et tué par Indra.

Yaksha. — Les Yakshas sont des génies qui servent le dieu Koubéra, le seigneur des trésors.

Yama. — Le dieu qui règne sur les morts; le dieu qui les juge, les récompense et les punit.

Yayâti. — Un des grands rois des temps héroïques, le cinquième roi de la dynastie lunaire.

IMPRIMERIE HENRI DUMONT
Téléphone : 458.58
29, RUE DE BORDEAUX, BRUXELLES

Mahabharata. Nalopakhyana
Histoire de Nala



